31

IMAGES

DANS TOBROUK

Juché sur un âne, un soldat australien fait dans Tobrouk conquise une entrée qui, si elle manque un peu de grandeur, est, par contre, des plus pittoresques.

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE
No. 594 — LE CAIRE EGYPTE 27 JANVIER 1941
15 mills
20 mils en Palestine

Les Livres

LA PAIX DU SOIR

roman par Georges Dumani



Ainsi que nous l'avons dit la semaine dernière, M. Georges Dumani vient de faire paraître aux Editions de la *Revue du Caire* un roman excellemment présenté, intitulé : « La Paix du Soir ».

M. Georges Dumani est trop connu du public d'Egypte de langue française pour qu'il soit besoin de le présenter. Essayiste subtil, journaliste à la plume alerte et sensible, polémiste doué d'une verve peu commune, chroniqueur plein de finesse et d'esprit, l'auteur de « La Paix du Soir » est incontestablement l'un des meilleurs écrivains d'expression française d'Egypte, et c'est avec beaucoup d'intérêt que son roman a été accueilli.

« La Paix du Soir » est une histoire d'amour. Mais une histoire d'amour contée d'une façon qui sort des sentiers habituellement battus. L'auteur, en effet, n'a pas fait se dérouler son intrigue en vase clos, si l'on peut dire. Il n'a pas mis entre son personnage principal et le reste du monde une espèce de cloison étanche qui le fait ne s'occuper que de son cœur et ne réagir qu'en fonction de son amour. M. Georges Dumani a, au contraire, placé son héros en plein centre du drame qui, depuis des mois, bouleverse le monde et qui est celui de la guerre.

Masculier — c'est le nom du personnage principal — en même temps qu'il aime, subit le contre-coup de la tragédie à laquelle des millions d'hommes, comme lui, participent. Il pose le problème de la démocratie et de la dictature, il cherche comment concilier la liberté et la justice avec la nécessité d'une discipline nationale, il vit, en un mot, en même temps que sa crise propre, la crise internationale, et cela nous vaut des pages d'un réalisme, d'une émotion et d'une justesse de notation comme nous en avons rarement vus.

Masculier, en tout cas, n'est pas un amoureux ordinaire. Chez lui, le mysticisme et la sensualité, la foi et la volupté luttent avec violence jusqu'aux dernières pages du livre. A la fin, c'est la foi qui l'emporte, mais sa victoire apparaît, malgré tout, comme assez précaire et l'on a l'impression assez nette que le héros — bien qu'ayant acquis la conviction que le principe chrétien est un élément de stabilité sociale — pourrait aisément retourner aux tentations contre lesquelles il a lutté.

A aucun moment, cependant, la crise mystique qui se déroule au fond de Masculier ne prend un caractère d'angoisse. Elle affecte, au contraire, la forme d'une méditation tranquille, d'un recueillement dans la « paix du soir », grâce auquel Masculier ne conservera dans son cœur que l'image « diluée dans le prisme du passé » de la femme qu'il aime. D'autres objectifs, d'ailleurs, le sollicitent. Les « minutes viriles » sont nées et il lui faut travailler au salut de son pays.

« La Paix du Soir » contient, sur la guerre en général et sur ce qu'on a appelé la bataille de France en particulier, des récits admirables. Les dernières journées, au cours desquelles « la formidable cuirasse allemande n'a trouvé devant elle que de la chair vivante », sont décrites d'une façon admirable. L'héroïsme des soldats de France est raconté en des termes qui vont au plus profond de nous-mêmes et, avec Masculier, on est, à tout moment, tenté de s'écrier : « Qu'ils étaient beaux nos compagnons d'armes, souillés de boue, noirs de fumée ! Fantômes qui se couvraient de gloire, ils étaient des fils de notre France... »

Le livre finit sur une espérance : « Le vieux maréchal, au bord de l'abîme, aura peut-être un sursaut de colère et se dégagera des influences perverses qui voudraient faire de la France une vassale atrophiée. »

D'une lecture attrayante d'un bout à l'autre, « La Paix du Soir » est écrit en un style sobre et pur conforme aux meilleures traditions littéraires françaises.

M. P.

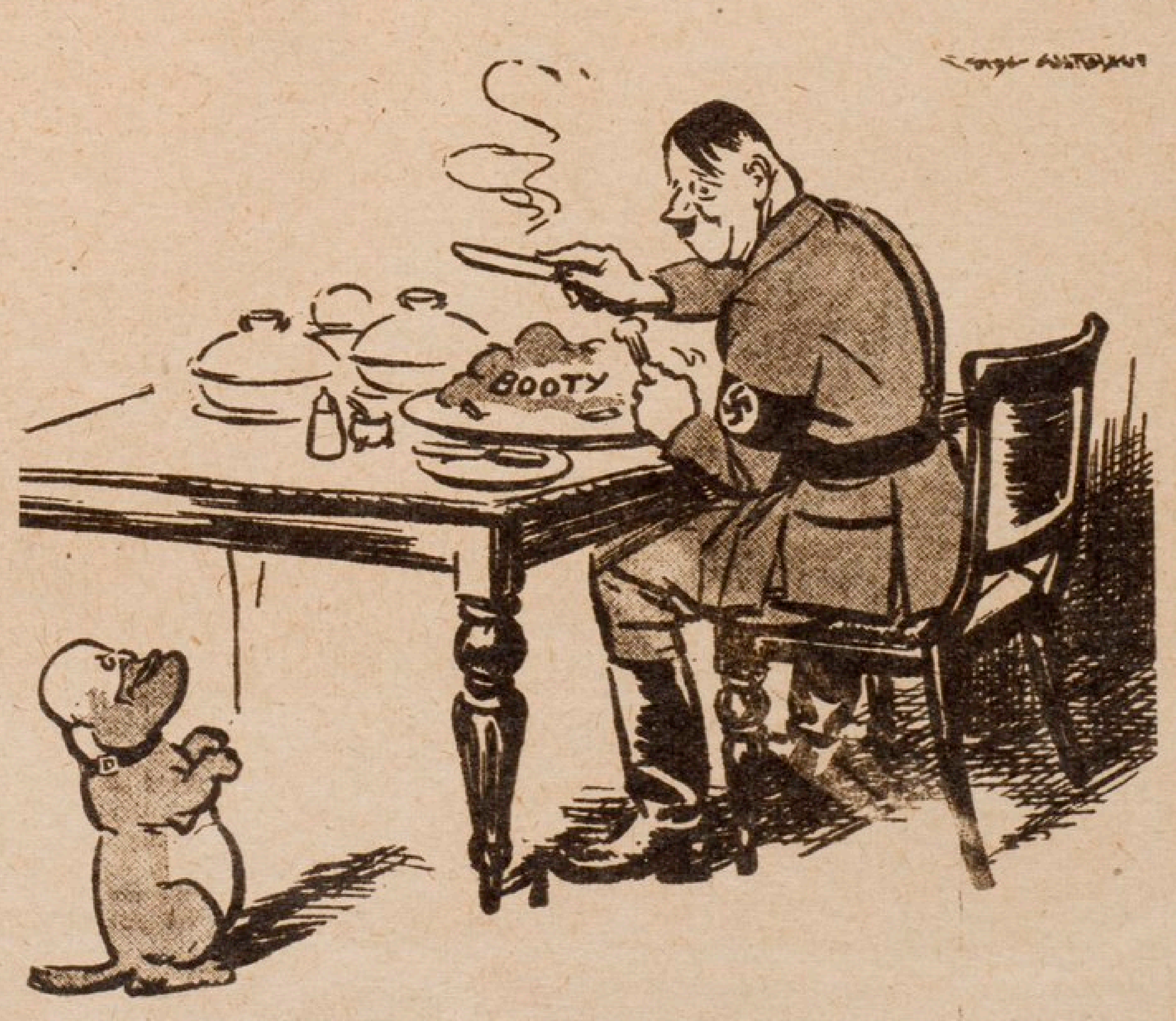
GLANÉ DANS LA PRESSE



Le dictateur italien se voit en Egypte... Mais ce n'est qu'un rêve...
(New York Times)



HITLER à l'homme des Balkans. — Si vous ne mettez pas un paratonnere sur votre maison, un éclair (blitz) la détruira sûrement.
(Detroit News)



MUSSOLINI. — Peut-être qu'à force de me tenir sur mes pattes et de faire le beau il se décidera à me donner un peu du plat qu'il mange.

(London Daily Herald)

L'ECRAN DE LA SEMAINE

L'aviation hellénique

Au cours de ces derniers jours, l'aviation grecque a fait preuve, dans la guerre avec l'Italie, d'une très grande activité, bombardant de nombreuses positions ennemies et endommageant sérieusement les installations de certains ports d'Albanie, de façon à entraver de plus en plus les communications avec la péninsule et empêcher l'arrivée de renforts et de matériel.

Cette activité est d'autant plus digne d'admiration que les conditions de vol sur le théâtre des opérations italo-grecques sont des plus difficiles. Le froid, la pluie, les vents, la neige rendent très malaisée la tâche de l'aviation. D'une façon générale, d'ailleurs, le ciel balkanique n'est pas le ciel méditerranéen.

L'Albanie, l'Epire et la Macédoine sont des chaos de nuages et de montagnes. Le mont Olympe, séjour de Jupiter tonnant, est une usine inépuisable d'averses et d'orages. Dès l'aube, les pilotes scrutent le ciel. Parfois des barrières cyclopéennes de nuages s'élèvent jusqu'à 6.000 mètres. Il faut alors se diriger avec les instruments du bord et profiter des éclaircies temporaires et locales, des rares instants où l'objectif est repérable. Parfois, la visibilité est telle que les pilotes distinguent toutes les particularités du paysage et jusqu'aux produits du sol rassemblés autour des maisons. L'aviation grecque dispose de centres d'assistance de vol qui publient chaque jour des bulletins météorologiques indiquant la hauteur des nuages, les formes qu'ils dessinent, le régime des vents, les conditions de visibilité, la température à diverses altitudes. Certains vols sont effectués à 7.000 mètres avec 30° au-dessous de zéro. Parfois la route à suivre pour atteindre tel ou tel objectif dépend des conditions météorologiques.

A cette activité de l'aviation correspond une activité aussi grande dans le domaine de la défense antiaérienne laquelle a pris, ces temps-ci, en Grèce, un large développement.

Des batteries de D.C.A. ont été installées sur les hauteurs et jusqu'au *sommet des montagnes*. Les Italiens eux-mêmes rendent hommage à l'œuvre accomplie par les Grecs à ce propos.

Pour avertir la population de l'approche des bombardiers italiens, des sirènes sont actionnées dans toutes les grandes localités. Dans les petites, les cloches d'églises sont mises en branle. Les mouvements de troupes se font de préférence la nuit pour éviter les attaques aériennes.

La Grèce et l'Extrême-Orient

La radio italienne vient, une fois de plus, en réponse au discours de M. Roosevelt, de brandir devant les démocraties l'épouvantail japonais.

Existe-t-il vraiment un péril japonais et faut-il s'attendre à voir, un jour prochain, le gouvernement de Tokio déclencher la guerre du Pacifique ? Il semble que non. Le Japon paraît, en effet, de plus en plus résolu à pratiquer une politique de grande prudence, laquelle lui a été dictée — aussi extraordinaire que cela puisse paraître à première vue — par les événements de Grèce.

Toute modification d'équilibre politique dans une région a des répercussions immédiates dans les Etats du voisinage et jusque dans les pays lointains : la résistance hellénique et la fermeté turque ont consolidé la position diplomatique de la Yougoslavie, facilité la tâche du tsar Boris qui veut tenir la Bulgarie à l'écart des hostilités, poussé l'U.R.S.S. à ne pas trop se compromettre. Elles ont encouragé le Japon à réserver l'avenir

Malgré l'excellence des rapports russo-allemands, le pacte antikomintern subsiste. Le rapprochement entre l'Axe et la Russie n'empêche pas Staline de continuer à aider Tchang-Kaï-Chek dans sa lutte contre les Nippons. Le mikado est toujours représenté officiellement à Batavia alors que les Indes néerlandaises sont encore en guerre avec le Reich.

Comment expliquer ces paradoxes du temps présent ? Si la Grèce avait accepté sans lutte l'ultimatum italien, la liquéfaction des Balkans aurait immédiatement commencé. Tout à fait isolée, la Yougoslavie aurait été bientôt entraînée sur les sentiers de la guerre pour défendre son indépendance. Excitée par les événements, la Bulgarie aurait occupé la Thrace et se serait trouvée aux prises avec la Turquie. L'Italie aurait occupé Salonique et l'Allemagne aurait essayé de prendre le chemin de Constantinople. L'U.R.S.S. aurait dû ou lutter contre l'Axe pour la possession des Détroits ou, plus vraisemblablement, accepter une « compensation » en Arménie ou en Iran. Le Japon aurait eu les mains libres en Extrême-Orient.

Mais la Grèce a tenu bon, et il en est résulté sans délai une stabilisation tout au moins provisoire aussi bien en Extrême-Orient que dans le Proche-Orient. Les armées yougoslave, bulgare, turque, soviétique sont des réserves militaires dont on ne sait pas si elles auront à intervenir dans la présente conflagration, et dont la valeur augmente dans la mesure même où s'usent les armées des Etats en guerre.

Ce seul fait influe sur la politique du Japon en Asie : aussi longtemps que l'U.R.S.S. ne se lance pas sur les Détroits ou sur la route des Indes, le prince Konoyé doit tenir compte de la possibilité d'une intervention soviétique éventuelle en Extrême-Orient. Comme, simultanément, il se méfie de l'action militaire que pourraient engager un jour les Etats-Unis contre le Japon, il ne peut pas lancer son pays à fond dans la bagarre alors qu'il doit déjà poursuivre la lutte en Chine.

Il est à noter que, malgré le mouvement ultra-nationaliste dont est né son gouvernement, il n'a entrepris aucune action aux Indes néerlandaises : il préfère s'assurer auprès d'elles, par des négociations amicales, le plus d'avantages commerciaux possibles. Il ne rompt pas avec ces colonies d'un Etat en guerre contre son allié le Reich. En même temps, il s'efforce de gagner la Chine par un traité d'amitié avec le gouvernement nippophile, tandis que son adversaire, l'U.R.S.S., soutient en sous-main le gouvernement chinois nippophobe.

Visiblement, le Japon se réserve, tout comme Staline se réserve, mais pour des motifs tout autres.

Il n'y a plus de cloisons étanches entre les continents : ce qui se passe dans les montagnes d'Epire a des répercussions jusque dans la lointaine Asie

La défense de l'Amérique

Le discours prononcé par M. Roosevelt la semaine dernière, la désignation de M. Hopkins comme représentant personnel du Président auprès du chef du gouvernement anglais, le voyage d'études du colonel Donovan dans les Balkans, le départ de M. Willkie pour l'Angleterre, l'annonce que les usines américaines livreront, d'ici le mois de juillet, 14.000 avions à la Grande-Bretagne sont de nouvelles preuves que les Etats-Unis sont résolus à ne pas demeurer inactifs devant les événements qui se déroulent dans le monde

Ces divers faits ne représentent, d'ailleurs, qu'un aspect seulement de l'activité américaine vis-à-vis du conflit actuel. En même temps qu'il tâte le pouls de l'Europe, le gouvernement de Washington prend des mesures en vue d'organiser la défense du continent américain et de lui permettre d'être prêt à toute éventualité

Ces dernières semaines, le gouvernement des Etats-Unis a mené une série de négociations avec divers Etats de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud, notamment le Mexique, l'Equateur, le Paraguay, le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine, en vue de s'assurer des points d'appui navals et aériens le long des côtes d'Amérique.

Dès le début des négociations en question, le gouvernement de Washington a précisé qu'il n'a nullement l'intention de s'installer sur tel ou tel point de la côte sud-américaine et de porter ainsi atteinte



L'ARMEE DU SOUDAN

L'armée du Soudan s'est distinguée ces derniers jours par une série d'exploits dont le plus remarquable a été la reprise de la ville de Kassala. L'armée du Soudan est composée d'éléments divers. Elle groupe dans ses cadres des Sud-Africains et de nombreux éléments indigènes. Les Soudanais sont d'excellents soldats, ils sont très combattifs et sont doués d'une force de résistance peu commune. C'est au Soudan, ne l'oublions pas, que le grand Mohamed Aly recruta une grande partie de son armée. Des régiments soudanais et nubiens combattirent en Crimée. D'autres firent partie du corps expéditionnaire que le khédive Ismaïl envoya au Mexique pour faire plaisir à Napoléon III. Voici, baïonnette au canon, un Soudanais s'élançant à l'assaut.



DES RECRUES soudanaises s'entraînent au maniement d'une mitrailleuse Vickers. L'armée soudanaise est équipée de la façon la plus moderne.



L'ARMEE DU SOUDAN a, en grande partie, été motorisée ces derniers temps. Les méharistes d'autrefois vont aujourd'hui en camion.

à la souveraineté de tel ou tel Etat. Il propose simplement de financer, à des endroits jugés stratégiquement favorables, la création de bases sur lesquelles les Etats intéressés continueront à avoir une entière souveraineté.

Ces bases ne seront utilisées par les Etats-Unis que dans le cas d'une défense collective des Etats américains contre une agression extra-continentale dirigée contre l'un d'entre eux

Ces négociations semblent sur le point de donner des résultats en ce qui concerne le Paraguay et l'Uruguay. Les entretiens menés avec le Paraguay ont pour objet la création d'un immense aérodrome dans le voisinage d'Assomption. Cet aérodrome serait, conformément au principe mis en avant par les Etats-Unis, administré par les forces du Paraguay, en temps de paix, et mis, en temps de guerre, à la disposition de la flotte américaine.

Les négociations avec l'Uruguay tendent à la création de bases stratégiques à l'île de Lobos et à Punta del Este, rendu célèbre par le combat du « Graf Spee » ainsi que l'établissement de batteries côtières dans les environs de Punta del Este et d'un aérodrome à Carasco, aux environs de Montevideo

Pour rendre l'utilisation de ces bases possible à l'Uruguay, en temps de paix, les Etats-Unis lui fourniront un certain nombre d'avions et de petites unités navales.

La résistance des Abyssins

L'Italie fasciste, qui est en train de perdre la Libye, va-t-elle voir aussi l'Abyssinie lui échapper ? On a de plus en plus l'impression que oui. Une dépêche de Khartoum nous a appris, cette semaine, qu'un groupe d'officiers anglais, nouveaux Lawrence, travaille à l'intérieur même du pays à soulever les tribus contre la domination italienne. Une véritable armée de rebelles a été constituée et est en train d'être exercée au maniement des armes modernes. Au Soudan, une autre armée, commandée par le prince héritier d'Ethiopie et formée par des Abyssins ayant passé la frontière, est à l'entraînement. Cette armée devient chaque jour plus puissante et des chefs de plus en plus nombreux, parmi lesquels le fameux ras Kassa, se groupent autour du Négus. La poussée anglaise en Somalie italienne s'est enfin, accentuée. Kassala a été reprise et le commandement anglais tend actuellement à couper la Somalie de l'Ethiopie.

D'un moment à l'autre, il faut s'attendre à quelque action d'envergure contre l'Ethiopie. Si elle se produit, l'Italie se trouvera dans une situation d'autant plus difficile que l'Abyssinie n'a jamais été conquise et que la révolte y est à l'état latent.

D'où cela vient-il ?

Sitôt installés à Addis-Abéba, les Italiens ont cru pouvoir tout faire et tout refaire, sans tenir aucun compte de ce qui existait avant eux, considérant que le système du protectorat et de la collaboration avec les indigènes était indigne de la grande et nouvelle Italie. On commença par briser tous les vieux cadres politiques et sociaux de l'Ethiopie. Les chefs abyssins qui servaient d'intermédiaires entre le gouvernement et la population furent exilés ou fusillés. Il en alla de même avec les chefs religieux qui avaient le tort de représenter l'attachement le plus fidèle au passé que les nouveaux maîtres se proposaient de détruire. Partout où on le put, les autorités indigènes furent remplacées, du jour au lendemain, par des fonctionnaires italiens, parfaitement ignorants de la langue, des coutumes et du caractère des gens qu'ils étaient chargés d'administrer. Résultat : le pays leur échappa. En dehors de quelques grandes villes, leur autorité ne s'établit effectivement nulle part. Les forces locales et traditionnelles du pays ont été brisées sans que les Italiens y aient encore rien substitué.

Même aventure au point de vue économique. Avant l'arrivée des Italiens, quelques maisons de commerce importantes centralisaient tout le commerce à Addis-Abéba. Venaient ensuite les mercantis étrangers qui servaient d'intermédiaires entre ces grosses maisons et les villageois abyssins. Or, sans plus de façon, les Italiens ont expulsé tous les commerçants, petits et gros. De même qu'ils entendaient être seuls à administrer le pays, de même ils voulurent être seuls à s'occuper d'affaires. Mais ils ne purent se substituer aux trafiquants qui avaient une longue habitude, une expérience consommée des indigènes, et cela d'autant plus que les Ethiopiens de toutes races n'avaient aucune confiance en eux.

Comme dans l'administration et le commerce, les conquérants ont résolu de se passer, dans leurs entreprises, du concours des indigènes. On n'emploie en Ethiopie que la main-d'œuvre italienne — ce qui revient très cher et, en outre, ne fait que diminuer leur prestige.

Dernière cause de faiblesse : l'absence de cadres d'administrateurs coloniaux expérimentés. Les Italiens le reconnaissent eux-mêmes. Trois autorités se disputent en Ethiopie le pouvoir et se détestent cordialement : l'armée, l'administration et le Fascio. Une multitude de règles souvent contradictoires et une bureaucratie effroyable existent. La moindre affaire traîne interminablement. Et cette lenteur favorise la corruption qui, peu à peu, s'est insinuée à tous les degrés de l'administration italienne.

Dès le début de l'occupation, les Italiens ont attiré la haine des Abyssins, sur lesquels ils croyaient pouvoir particulièrement compter. On se rappelle l'attentat contre le vice-roi, le général Graziani. Ce jour-là, le général se rendait à l'ancien palais du Négus, pour une cérémonie. Des Abyssins lancèrent sur lui et son escorte des grenades volées à l'armée italienne. Une dizaine de personnes furent blessées et le général reçut de nombreux éclats dans le corps. Aussitôt, les fascistes des garnisons se répandirent dans la ville indigène, tuant tout ce qu'ils trouvaient devant eux, brûlant des femmes et des enfants dans les huttes. On estime à un millier le nombre des indigènes massacrés ce jour-là.

Cette journée d'horreur a creusé entre Italiens et Abyssins un fossé qui ne sera jamais comblé.

Les conquérants n'occupent que quelques points stratégiques, qu'ils ont reliés par des routes, dont la principale est celle d'Asmara à Desdié. Mais sur ces routes on ne peut voyager que de jour et par convois suivis et précédés d'automitrailleuses. C'est de la sorte que sont ravitaillés les postes échelonnés çà et là, derrière leurs fils de fer barbelés.

Soixante mille hommes de troupes blanches et une centaine de mille de soldats indigènes maintiennent dans la soumission cet immense pays en état d'insurrection larvée. L'ossature de l'armée indigène est formée de vieux bataillons d'Erythréens, troupes excellentes, mais qu'on a dû noyer, pour constituer de nouveaux bataillons, dans une foule d'indigènes de toutes races, recrutés au petit bonheur, et qui n'ont reçu qu'une instruction militaire des plus sommaires.



UN HOPITAL ITALIEN continue à fonctionner aux environs de Bardia. Une section de cet hôpital est installée dans des galeries creusées dans le roc. Voici des infirmiers transportant des blessés.

LA GUERRE DE LIBYE

L'armée du général Wavell a, au cours de la semaine qui vient de s'écouler, ajouté un succès de plus à la liste de ceux qu'elle a remportés jusqu'ici. Tobrouk, que le commandement italien considérait comme une position imprenable, a été enlevé par les troupes australiennes qui avaient complètement entouré la ville depuis une vingtaine de jours. Les correspondants de guerre présents sur le front nous ont donné une description de ce magnifique fait d'armes. Tout comme pour Bardia, les opérations furent facilitées par un parfait synchronisme entre les trois armes : l'infanterie, la marine et l'aviation. Au cours de la prise de Tobrouk, des milliers de nouveaux prisonniers ont été faits par l'armée anglaise. Fait à noter : un grand nombre de soldats italiens ont été, dans leur fuite, pris sous le feu de leur propre artillerie, ce qui a contribué à augmenter les pertes fascistes. On a vu, en première page, un photo relative à la prise de Tobrouk. Voici deux autres images de la guerre de Libye.



LE SERVICE, dans cet hôpital, continue à être assuré par des médecins militaires italiens que l'on voit devant les tentes où des blessés sont également traités. Ces tentes n'ont subi aucun dommage du fait des bombardements.



LA GUERRE ITALO-GRECQUE Les opérations sur le front d'Albanie se poursuivent dans les mêmes conditions. Les armées hellènes ont continué à enregistrer des succès locaux, poursuivant leur avance, malgré la neige et le froid. Au cours de la semaine qui vient de s'écouler, les troupes du général Papagos ont, aidées par un tir d'artillerie impeccable, occupé des hauteurs stratégiques d'une grande importance et capturé un nombreux matériel de guerre. On apprend, d'après des milieux autorisés, que la formule du nouveau commandant en chef italien, le général Cavaliero, est : « Tenir ou mourir ». Voici une image de la guerre italo-grecque. Quelque part sur le front, des soldats hellènes transportent un blessé italien.

LE FILM EGYPTIEN

Collaboration !

On se demande pourquoi tous les partis sont restés silencieux dans les débats sur l'adresse en réponse au discours du trône, sauf le parti national microscopique et dont le nombre est limité à deux ou trois députés. Les orateurs ont tous été des indépendants et c'est pourquoi, malgré leur qualité personnelle, ils n'ont pu provoquer un réel mouvement politique, tous les partis votant pour le gouvernement.

Même les saadistes, si violemment déchaînés en politique extérieure, formant l'opposition parlementaire, sont demeurés tranquilles et bienveillants.

Si cette brusque restauration de la sérénité n'amuse pas les amateurs de sensations violentes, par contre elle a donné satisfaction au pays. A cause de l'obstination des leaders, on ne peut avoir un gouvernement de coalition. Mais qu'on n'ait pas au moins une continuelle agitation au Parlement et des débats excessifs sur un rien... C'est ce que le Dr Ahmed Maher pacha comprend, avec un grand sens pratique. Pour donner plus de poids à ses interventions, à son opposition, il tient à ne la faire qu'au moment critique, quand il s'agit de questions d'intérêt général et sur lesquelles, en toute conscience, il estime qu'il n'est pas d'accord avec le gouvernement. Autrement, il lui apporte toute sa collaboration.

De son côté, Hussein Sirry pacha, comme il l'a expliqué dans une interview qui a été considérée comme un événement politique, a exposé ses idées des plus élevées et des plus compréhensives sur le régime parlementaire, les partis, et la loyauté apportée par les saadistes dans leur opposition.

Depuis, comme de très importantes questions se posent au gouvernement et qui sont d'un intérêt vraiment national, le public a constaté avec plaisir que le président du Conseil et le président de la Chambre ont repris contact et discutent en commun toutes ces questions. Cette collaboration inspire réellement pleine confiance.

La vie économique

En Libye, les Anglais volent de victoire en victoire et, après Bardia, c'est Tobrouk qui tombe. Comme politique, les résultats ne se discutent plus. Mais, au point de vue économique, quels sont-ils ? Car il est évident que la vie économique est étroitement liée aux fluctuations de la politique de guerre. C'est pourquoi nous avons demandé à un expert de ces questions, Abdel Maksoud bey Ahmed, directeur de la Banque Misr, de bien vouloir dégager pour nous les grandes lignes de la situation économique du pays, après la chute de Tobrouk. A notre première question, Abdel Maksoud bey Ahmed a répondu que la paix, la sécurité et la quiétude d'esprit poussent les hommes au travail, à l'activité, à l'achat, à la vente, font naître en eux l'esprit de confiance. Aussi abordent-ils les entreprises financières, s'associent-ils aux projets économiques et, comme conséquence, les marchés commerciaux retrouvent du mouvement et les échanges s'accentuent.

Au contraire, la peur du danger, l'inquiétude rendent les gens méfiants, trop réservés, retenant leurs capitaux, les thésaurisant, suspendent leurs projets financiers, coupant leurs relations avec l'extérieur, etc. Ainsi, le pays tombe dans le marasme économique et le chômage grandit. C'est ce qui est arrivé en Egypte, au début de la présente guerre. Dès septembre 1939, la panique se communiqua aux marchés ; et quand l'Italie entra en guerre, en juin 1940, la situation empira et la vie économique en fut profondément troublée.

Mais la victoire britannique dans le désert de l'Ouest et la Libye fit naître la confiance dans le pays, dans les marchés et nombreux sont ceux qui reprirent les transactions. Les commerçants commencèrent à acheter de nouveau, le public commença à remettre dans les banques les dépôts qu'il avait retirés. Un banques les dépôts qu'il avait retirés. Après la victoire britannique, les dépôts ont recommencé à affluer sur une vaste échelle ; les valeurs boursières sont en train de hausser, dans une proportion qui indique le degré d'heureuse influence économique du succès des armes britanniques.

L'homme du jour

Abdel Hamid Badaoui pacha est l'homme du jour, car il vient de finir l'élaboration du budget, après de nombreuses réunions de la Commission du Budget et du Conseil des Ministres. Le Grand Argentier a été prié par le chef du gouvernement de demeurer dans cette ligne générale : supprimer rigoureusement toutes les dépenses superflues, complémentaires, sans rendement immédiat, mais maintenir les dépenses utiles, surtout celles qui ont trait aux projets économiques et aux travaux d'intérêt public.

Avec sa finesse habituelle, Badaoui pacha est-il arrivé à réaliser cette formule ? On se le demande dans les milieux parlementaires et on guette sa parution à la tribune, pour la présentation du budget.

Avec des critiques experts comme Ismaïl Sedky pacha, on prévoit de très belles passes oratoires et des débats qui, malgré leur technicité, seront d'un vif intérêt.

Harmonie

Il n'est pas inutile, de temps en temps, de refaire le bilan des relations harmonieuses ou non harmonieuses du gouvernement avec de nombreuses et importantes sphères.

Nous avons déjà vu plus haut que les relations du ministère avec le Parlement sont cordiales, même avec l'opposition.

Pour le Cabinet royal, Sirry pacha et Hassanein pacha sont les meilleurs amis du monde et, sur les grands problèmes de politique intérieure et extérieure, ils sont largement d'accord. Aussi la collaboration entre palais et ministère est-elle des plus suivies, empreinte de grande confiance et de grande loyauté.

Avec l'ambassade britannique, on peut dire que les relations sont marquées sincèrement de l'esprit du traité. Sir Miles Lampson et Hussein Sirry pacha se comprennent et s'estiment, comprennent tous deux que la collaboration anglo-égyptienne est un bien pour les deux pays et lui donnent la forme la meilleure, diplomatiquement et militairement.

Quant à l'opinion publique, elle est heureuse de l'atmosphère d'ordre et de justice qui règne partout. On peut donc conclure à l'harmonie.

Le défenseur

Séances des plus importantes au Conseil Economique. Deux personnalités, Ismaïl Sedky pacha et le Dr Ahmed Maher pacha, mènent la discussion autour de l'action gouvernementale.

Naturellement, le Dr Ahmed Maher demeurant dans la ligne des sensationnels débats sur la politique extérieure doit charger à fond le gouvernement et c'est Ismaïl Sedky pacha qui doit le défendre. Eh bien ! non, c'est le contraire qui se produit. C'est Sedky pacha qui critique amèrement et c'est le Dr Ahmed Maher pacha qui défend le gouvernement avec une éloquence persuasive.

A la fin de la réunion, certains membres s'en étonnent et le Dr Ahmed Maher pacha leur répond :

— Je le fais, parce que je suis convaincu de l'excellence de cette politique gouvernementale.

Avouons que nous avons rarement vu un leader de l'opposition de cette largeur d'esprit.

Elections sénatoriales

Aucune décision n'a encore été prise et les avis sont partagés : faut-il prolonger le mandat des sénateurs ou procéder à son renouvellement ? Tous les partis attendent avec impatience la décision et se préparent, par prudence, à une bataille qui sera très dure.

Le président du Conseil a déjà consulté le président de la Chambre, le président du Sénat, mais ne s'est pas encore officiellement prononcé. Mais on a l'impression que les élections pour le renouvellement auront lieu à la date fixée par la Constitution.

CE QUI S'EST PASSE

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par GORDON WATERFIELD, correspondant de Reuter sur le front français

Le récit de M. Gordon Waterfield, correspondant de Reuter sur le front français, sur les raisons et les circonstances de l'effondrement de la France devant l'agression nazie, dont nous commençons aujourd'hui la publication, est le témoignage captivant d'un homme qui a su voir et noter les causes profondes des événements auxquels il assistait. M. Waterfield a vécu de longues années en France. Ses observations ont fourni la matière d'une analyse pénétrante des erreurs et des fautes qui amenèrent la capitulation.

M. Waterfield porte, sur les hommes et les conditions sociales, des jugements qu'on peut ne pas toujours partager complètement. Mais il le fait avec une bonne foi incontestable et la compétence de quelqu'un qui parle de choses vues. L'ardeur, qu'il apporte ici et là à prononcer de sévères condamnations, ne s'inspire que de l'amitié fervente qu'il porte à la France et de ses angoisses éprouvées devant la chute d'une grandeur militaire qui fut, si longtemps, l'un des plus sûrs remparts de la Démocratie.

I. — LA TRAGEDIE FRANÇAISE

La défaite tragique de la France a eu pour conséquence que l'Europe, de l'océan Arctique aux Pyrénées, est dominée par l'Allemagne, tandis qu'une Italie hostile se dresse à travers la Méditerranée.

Une grande nation, dont la civilisation a imprégné le monde entier, a abandonné son indépendance et court le risque de se perdre dans l'étreinte d'Hitler. L'équilibre de la puissance en Europe a été renversé ; l'Angleterre et l'Empire britannique sont plus gravement menacés qu'ils ne le furent quand Napoléon était le maître du continent.

Jamais encore il n'y avait eu défaite aussi rapide d'une grande nation. Tout se passa en quatre semaines. Le 15 mai 1940, les divisions allemandes s'ouvrirent une brèche en France, sur la Meuse, et le 14 juin elles entraient à Paris. A partir de ce moment, la défaite était presque certaine et, le 22 juin, l'armistice était signé à Compiègne.

Comment cela arriva-t-il ? Il y eut plusieurs facteurs :

1) Pendant plusieurs années, la France n'avait été ni unie, ni bien organisée ; les divisions politiques et les antagonismes de classes avaient affaibli le pays, empêchant le gouvernement parlementaire de fonctionner de manière adéquate.

2) Les finances françaises ne s'étaient jamais remises des effets de la dernière guerre, un crédit excessif ayant trop longtemps été accordé aux réparations allemandes, qui ne furent qu'un mythe.

3) L'état-major général français ne sut pas s'adapter à la nouvelle guerre mécanisée, que les Allemands ont expérimentée en Espagne et en Pologne. Il concentra trop exclusivement ses efforts sur la défense, souffrant de ce qu'on a appelé la « Maginite », c'est-à-dire une confiance exagérée dans la nature imprenable de la ligne Maginot, ce qui eut pour effet de priver l'armée de sa mobilité.

4) C'est un trait caractéristique des Français de se fier à l'improvisation. Dans la dernière guerre, ils ont eu le temps d'improviser, mais cette fois-ci ils furent complètement pris au dépourvu. On n'avait pas organisé une seconde ligne de défense, pour faire face à l'éventualité d'une percée allemande à travers la ligne Maginot. Tous les œufs se trouvaient dans un même panier. Une fois la ligne Maginot défoncée, l'état-major et le gouvernement perdirent tout espoir, parce qu'ils n'avaient pas préparé des plans en vue d'une guerre de mouvement. Ayant donc envisagé la défaite, comme je crois que le fit Weygand après la trouée opérée par l'ennemi sur la Meuse, la défaite devint probable. Le souvenir des défaites de 1870 devint plus fort que celui des victoires de 1918. Alors commença l'exode, le sauve-qui-peut des riches, puis de tous devant l'avance allemande.

5) Les Français étaient trop civilisés pour adopter les méthodes impitoyables des Allemands. Au lieu de contraindre les réfugiés et les soldats de rester sur place, en les fusillant au besoin, ils leur permirent de submerger les routes de France comme une nuée de sauterelles, bloquant les lignes de communication et gênant les opérations militaires.

Mais même si je prolongeais cette liste des causes de la défaite, telles que j'en ai été le témoin, il n'en demeurerait pas moins très difficile de comprendre pourquoi la France a été battue d'une manière prompte que ne subirent ni l'Espagne républicaine, ni la Finlande, ni la Pologne, ni la Norvège, ni la Chine. Il apparaît que les Français ont perdu courage et ont accepté le vainqueur d'une façon que l'on ne retrouve pas dans ces autres pays.

Or je crois que le peuple de France, les patriotes parmi les paysans et les artisans, parmi les mécaniciens et les boutiquiers, parmi la classe moyenne et l'aristocratie, que tous ceux-là aient perdu courage. S'ils avaient été davantage associés aux Conseils du Gouvernement à travers le Parlement — s'il leur avait été donné de comprendre la gravité de la situation, avant qu'il ne fût trop tard — si un appel avait été lancé aux civils, leur demandant de rester fermes dans chaque village de France, même après l'arrivée des Allemands, et de faire tout ce qu'ils pouvaient pour saboter les progrès de l'ennemi — s'ils avaient défendu les maisons de leurs villages, les rues et les collines de Paris, il y aurait eu de telles batailles que le monde entier eût été en admiration. Cela aurait pu, en outre, retarder suffisamment l'avance allemande pour permettre aux forces alliées de se regrouper et de rallier le combat. Cela aurait peut-être même pu entraîner l'Amérique qui, pour la seconde fois en un quart de siècle, aurait retourné la roue de la fortune.

Mais les Français restèrent les mains liées derrière le dos. Ils avaient été tous mobilisés et devaient obéir aux ordres d'un état-major incompétent et d'un gouvernement qui devint vite un gouvernement de paix-à-tout-prix. Ils furent mal dirigés ; mais si une chance leur en avait été offerte, ils auraient pu être leurs propres chefs. Les Français n'ont pas perdu courage, mais ils sont maintenant sous la botte du vainqueur sans même avoir la faculté de s'exprimer.

M. Gordon Waterfield souligne la confusion qui régnait dans le système politique de la France, fait d'une survivance de l'étatisme napoléonien — mais privé de l'autorité centrale d'un pouvoir absolu — et d'un individualisme aigu qui faisait que chacun des quarante millions de citoyens ne pensait qu'à se soustraire aux obligations imposées par l'Administration. Par ailleurs, il note le discrédit où étaient tombés les législateurs, qui fabriquaient des décrets à tour de bras, les uns souvent en contradiction avec ceux qui les avaient précédés. Tout cela devait aboutir à une indiscipline civique dont l'auteur brosse un tableau :

L'avènement de la guerre accrut encore le nombre des lois, sans beaucoup modifier l'attitude des citoyens. Un soir de mai 1940, je dînai dans un restaurant bien connu de Paris, en compagnie de quelques journalistes étrangers dont le correspondant de Stefani, l'agence italienne officielle d'information, qui était assis à côté de moi. C'était un jour où la loi interdisait à tout restaurant de servir de l'alcool, des économies étant nécessaires pour des fins de guerre. Mais nous avions eu des cocktails avant le repas et du cognac après.

Le correspondant de Stefani était stupéfait. Je lui dis que le propriétaire du restaurant s'était montré plus qu'empressé à nous servir de l'alcool, parce qu'il considérait sans doute qu'il ne sert à rien d'avoir une loi si ce n'est pour la violer tant et plus. L'Italien fut choqué par une telle indiscipline. A l'époque, j'estimai cela comme une simple coquetterie fasciste. Mais, à la réflexion, je m'étonnai moi-même qu'une nation pût se payer ce luxe d'indiscipline, en temps de guerre, alors que l'adversaire, l'Allemagne, et un adversaire potentiel, l'Italie, étaient, eux, si bien disciplinés.

C'est qu'on ne s'accoutume pas instantanément à l'esprit de sacrifice rigide requis par les méthodes de guerre modernes. Même pendant la période de la « drôle de guerre », qui s'étendit de septembre à mai, les Français riches continuèrent à vivre comme auparavant. Quand la guerre fut aux portes de Paris, le sens de la propriété, chez les Français, l'emportait sur leur désir de vaincre. Ils n'avaient pas eu la même préparation que les Allemands et les Italiens. La prospérité avait miné leur goût du risque. Ils voulaient sauver leurs biens, sauver les monuments de Paris qui leur étaient chers, sauver la beauté de la France — une beauté qu'ils ne semblaient pas considérer comme vouée à devenir sans valeur quand les Allemands s'en seraient emparés. Ils ne prirent même pas le temps de penser que, lorsque l'heure de reprendre Paris sonnera, il est invraisemblable que les Allemands cèdent la place sans combattre désespérément maison par maison, comme ils le feraient s'ils avaient à défendre Berlin contre un siège des Alliés.

Les Allemands bombardaient les villages, les routes et les lignes de communication. Mais ils ont rarement bombardé de grands établissements industriels, ce qu'ils auraient pourtant pu faire facilement. Ils ont peut-être été mûs par le désir d'utiliser cet outillage contre l'Angleterre, une fois la France vaincue. Ils ont pu également se convaincre que les grands industriels useraient de leur influence en faveur de négociations, dès que les armées françaises commenceraient à subir des revers, espérant ainsi garder une certaine part à la direction de leurs usines et pouvoir continuer à en retirer une partie des profits, même si elles tombaient aux mains des Allemands. Je ne crois pas que la désorganisation ait été la seule raison pour laquelle on n'a pas fait sauter de nombreuses usines avant l'avance allemande.

Quand les Allemands envahirent la Pologne, pourquoi les aviateurs alliés ne bombardèrent-ils pas Berlin et les principales villes d'Allemagne ? Parce qu'on craignait des représailles sur Paris et Londres ; ils lancèrent plutôt des tracts. Les deux gouvernements gardaient leur mentalité du temps de paix, tandis qu'une guerre totale avait été déclenchée. La Grande-Bretagne et la France conservèrent leurs Premiers Ministres du temps de paix et les Alliés avaient comme commandant en chef le généralissime du temps de paix, Gamelin.

Après que l'Allemagne eût vaincu la Pologne



LA LIGNE MAGINOT. A des dizaines de mètres sous terre, un bureau d'état-major fonctionne. Le haut commandement français eut le tort de trop compter sur elle.



LES PREMIERES SEMAINES, les troupes françaises effectuèrent une poussée en territoire allemand. Voici le général Gamelin arrivant à un Q. G. situé en territoire occupé.

EN FRANCE

et qu'elle fût libre de consacrer son attention à la France. Gamelin retira ses forces de la forêt de Warndt où elles dominaient la région industrielle de Sarrebruck et les routes qui y menaient — parce que, annonça-t-il lui-même, il avait le souci d'épargner des vies humaines. Que Gamelin pût ainsi penser, c'était décourageant puisque les Alliés luttaient contre un ennemi qui, lui, ne se préoccupait point des existences qu'il sacrifiait. Et qu'il l'eût déclaré publiquement, cela eut un déprimant effet sur les soldats et les officiers...

Il est vrai que la guerre n'avait pas encore commencé à l'Ouest et que les plans consistaient à se retirer derrière la ligne Maginot. Toute critique de l'inertie française se voyait opposer cette réponse : « La France s'est toujours montrée à la hauteur des circonstances en temps de crise. Attendez que l'Allemagne essaie d'envahir la France. Vous verrez, alors. »

Quand mon voisin italien, du dîner auquel j'ai fait allusion, commença à me parler de la décadence de la France, j'employai moi-même l'argument de la France se montrant à la hauteur des circonstances. Mon interlocuteur répliqua : « Mais cela même est en soi une forme de décadence. Un peuple viril n'attend pas une crise pour s'unir dans un effort national. Les Français ont besoin des chocs les plus violents pour réagir. Le bourgeois français est égoïste, égocentriste et fier de ce qu'il possède ; on ne lui a pas appris à faire des sacrifices pour son pays. »

Je fus, alors, en colère. J'étais convaincu que les Français se comporteraient bien devant la nécessité. Mais, deux mois plus tard, dînant dans le même restaurant, je pensai à cette conversation, les Allemands étant à moins de trente kilomètres de Paris. Le gouvernement français avait abandonné son intention de défendre la capitale.

L'heure de l'épreuve avait sonné pour la France : mais le sens de la propriété était toujours trop puissant. L'idée que le Louvre, la place Vendôme, la Madeleine, leurs cafés favoris des Champs-Elysées et leurs demeures sur le Bois de Boulogne pussent être détruits amena les autorités à déclarer Paris ville ouverte.

Mais il y avait encore un facteur qui fit sentir son poids auprès de Pétain et de Weygand. Paris était à leurs yeux une ville révolutionnaire. Ils avaient la hantise du péril communiste ; ils étaient effrayés à la pensée d'appeler le peuple à défendre sa propre capitale, craignant une subversion de l'ordre établi et le passage du pouvoir aux mains des extrémistes de gauche...

La raison pour laquelle les Pétains et les Weygands eurent peur de faire appel au peuple remonte assez loin dans l'histoire. La Révolution française alluma des incendies de haine dont les foyers ne se sont pas éteints depuis, le feu reprenant périodiquement à des dates comme 1830, 1870 et 1936. Le 6 février 1934, il y eut une tentative d'imposer le fascisme à la France, menée par de gros intérêts financiers, peut-être en accord avec le fascisme étranger. La tentative échoua et la réplique du peuple de France vint aux élections générales, deux ans plus tard, quand le Front Populaire fut élu à une grande majorité et un gouvernement socialiste, présidé par Léon Blum, prit le pouvoir. L'expérience, avec son programme de réformes sociales sur une grande échelle, était très utile ; mais elle se produisit à un moment difficile pour la France. Les finances françaises étaient déjà très faibles et le nouveau programme fort coûteux...

D'autre part, les sentiments d'hostilité entre les dirigeants des grandes affaires, d'un côté, et les classes ouvrières, d'un autre côté, s'accrurent à un tel point qu'il parut presque, à un moment donné, que la guerre civile était possible. L'Allemagne et l'Italie mirent la situation à profit en développant leurs programmes expansionnistes, avant que la France n'eût le temps de retrouver un équilibre normal, cependant que les Soviets activaient leur propagande parmi les communistes et les éléments laborieux. Le désordre intérieur et la fuite de l'or, que les riches exportaient pour le mettre à l'abri, rendirent la situation de Blum très précaire en dépit de sa grosse majorité parlementaire. Il était très difficile dans ces conditions, pour la France, de poursuivre une politique étrangère énergique et le pays devint de plus en plus dépendant de la Grande-Bretagne.

Les animosités entre la gauche et la droite furent désastreuses et la vie parlementaire devint instable, les politiciens se groupant et se regroupant, s'ingéniant à manœuvrer la majorité tantôt vers la droite et tantôt vers la gauche. Des personnalités très en vue s'insultaient en public. Les gens en venaient à échanger des coups au café. Au cœur des industriels, des banquiers, du clergé et des fonctionnaires, la vieille peur de la populace s'éleva de nouveau... Jusqu'à la dernière minute, il y avait ceux qui, comme Weygand, craignaient par-dessus tout une insurrection fomentée par les communistes. Plutôt que cela, ils étaient prêts à subir les conditions des Allemands...

Après la chute de Blum, le pouvoir était passé aux radicaux-socialistes qui rompirent avec le Front Populaire. Edouard Daladier, leur président, devint Premier Ministre. S'il avait été un homme fort, il aurait pu constituer un gouvernement national qui eût uni tout le pays à temps. Mais on a dit de lui qu'il avait la tête du taureau et les yeux de la vache. Il devint ministre de la Défense et s'asservit à l'état-major ; il s'identifia complètement avec les vues des chefs de l'armée à une époque où des hommes clairvoyants, comme Paul Reynaud et le colonel de Gaulle, qui devint depuis général, soutenaient que l'armée commettait une faute grave en ne s'adaptant pas aux conditions nouvelles instaurées par Hitler et les chefs de l'armée allemande.

Mais quelque doute que l'opinion publique française ait pu concevoir, lorsqu'on lui fit la révélation des grandes divisions mécanisées qui formaient les Allemands, elle fut toujours rassurée par ces mots magiques : la ligne Maginot.

L'existence de la ligne Maginot encouragea la France à suivre une politique négative, tant en diplomatie qu'en matière de stratégie militaire, ce qui eut des effets désastreux devant l'énergie et les ambitions de Hitler. La première indication de la décision de la France d'adopter une politique d'attente — *wait and see* — derrière la ligne Maginot fut fournie en mars 1936, quand les Allemands pénétrèrent en Rhénanie et que la France demeura inactive, se bornant à mobiliser de nombreuses troupes dans ses forteresses.

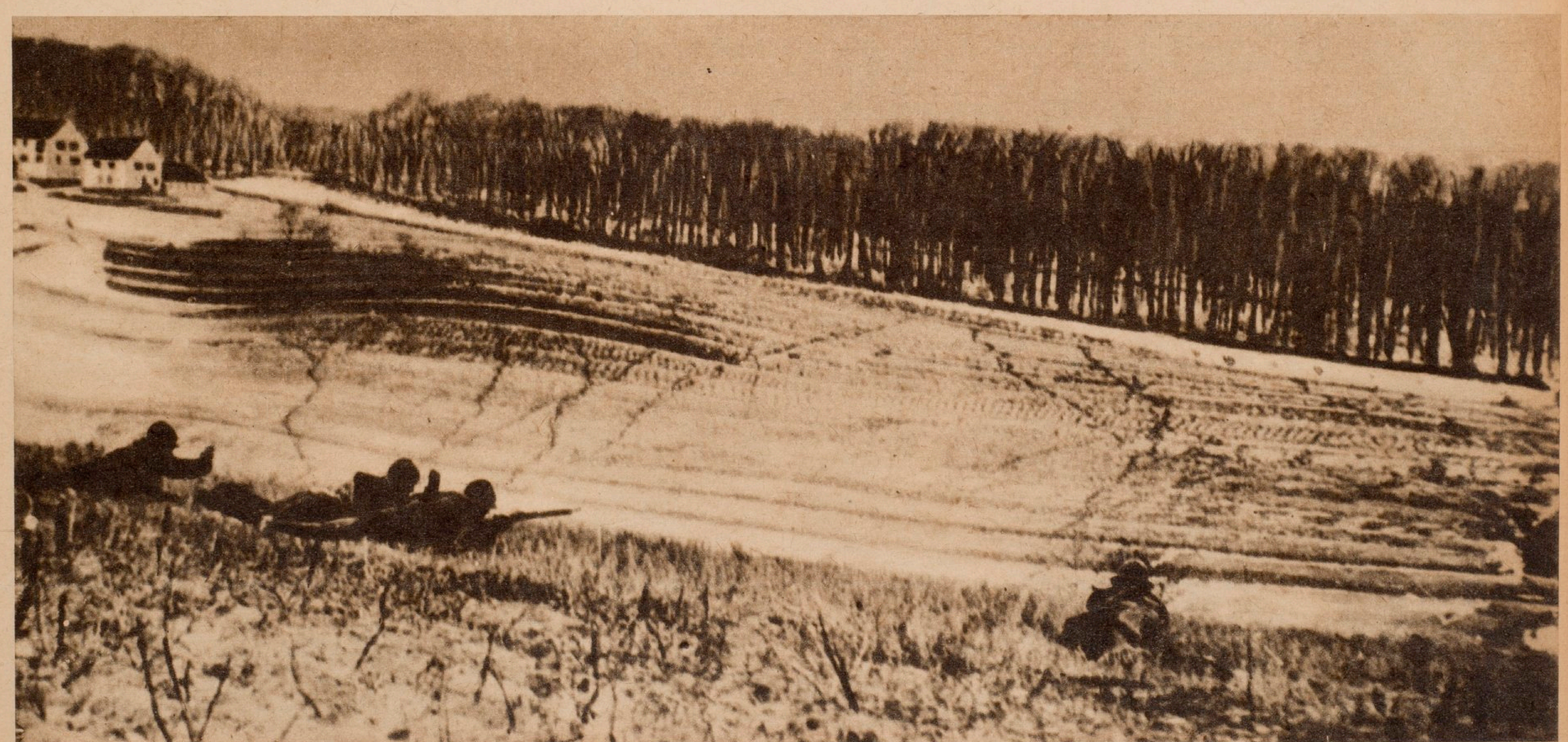


LE MORAL DES TROUPES, les premiers temps, est excellent. Dans un village du front, ce so dat anglais a revêtu le casque d'un soldat allemand fait prisonnier. On rit, on est optimiste. On ne s'étonne pas encore de ce qu'il ne se passe rien. Bientôt on dira : « Drôle de guerre ! »

Dès cet instant, il apparut clairement aux alliés de la France, à la Tchécoslovaquie, à la Yougoslavie et à la Pologne qu'ils avaient fort peu de chance de recevoir une aide au cas d'une attaque soudaine de Hitler. L'Allemagne construisit la ligne Siegfried et la France fut privée du moyen d'envoyer un secours effectif à ses alliés en Europe. Elle avait cessé d'être une puissance de première grandeur. Le Quai d'Orsay et le gouvernement comprirent parfaitement ce que cela signifierait de laisser Hitler occuper la zone démilitarisée. Pourquoi la France ne réagit-elle pas plus vigoureusement ?

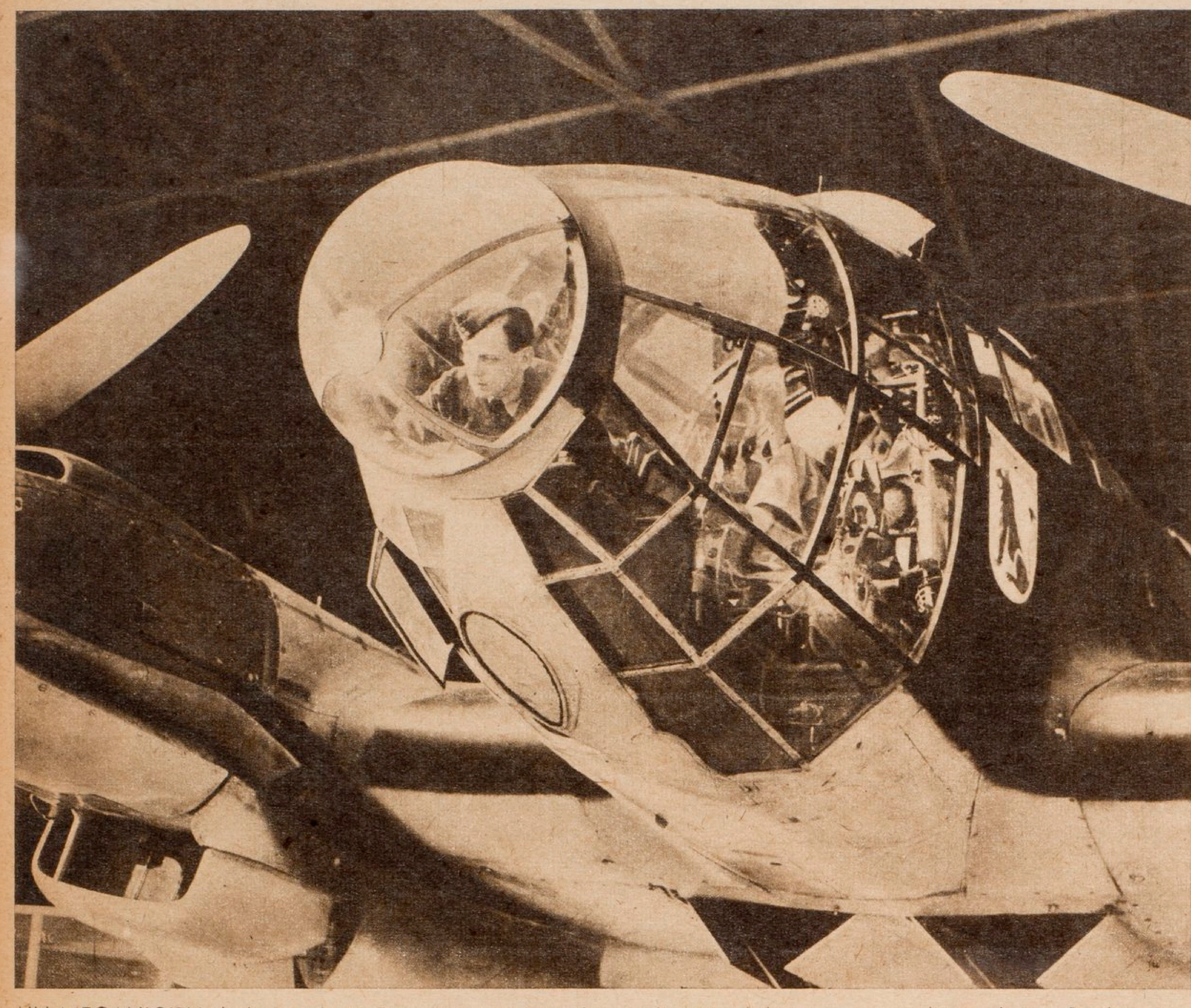
Comme d'habitude, Hitler avait fort bien choisi le moment d'agir. Les élections générales devaient se tenir deux mois plus tard. Albert Sarraut était à la tête du gouvernement intérimaire, avec Flandin aux Affaires étrangères. Lorsqu'ils constatèrent que le gouvernement britannique n'était pas prêt à promettre son aide, ils décidèrent de ne pas bouger. Depuis, Hitler n'a jamais plus regardé en arrière. Si la France avait été assez indépendante pour agir seule, elle aurait certainement tenu en échec les divisions allemandes et fait avorter la politique expansionniste de Hitler. La Grande-Bretagne aurait fini par être amenée à soutenir l'action de la France. Mais la France n'était pas disposée à assumer des risques. A partir de cet instant, les isolationnistes comme Georges Bonnet, Flandin et Laval virent leur influence grandir et ne cessèrent d'intriguer, derrière le Front Populaire.

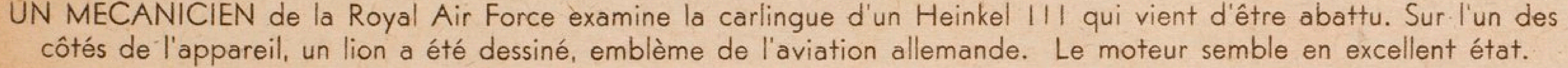
(*à suivre*)



UNE GUERRE DE RECONNAISSANCE, voilà ce que la guerre fut, les premiers temps, sur le front occidental. Allongés sur le sol, des membres du fameux corps franc guettent une position ennemie. De part et d'autre, on s'observe... Et l'on commence à penser : « Quelle drôle de guerre ! »

LE REICH LIVRE SES SECRETS





UN MECANICIEN de la Royal Air Force examine la carlingue d'un Heinkel 111 qui vient d'être abattu. Sur l'un des côtés de l'appareil, un lion a été dessiné, emblème de l'aviation allemande. Le moteur semble en excellent état.



UN JUNKERS 88 est tombé en flammes. Un expert examine la qualité d'un morceau de bois noirci par le feu.

Beaucoup de gens se demandent ce que l'on fait, en Angleterre, des avions abattus soit par les chasseurs britanniques, soit par la D.C.A. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ces avions ne sont pas jetés au rebut et le commandement anglais ne se désintéresse pas d'un appareil ennemi dès qu'il touche le sol anglais. Au contraire. Il est livré à des experts, lesquels l'examinent avec beaucoup d'attention, s'intéressent à la façon dont il a été construit, passant en revue la moindre pièce et s'efforçant de recueillir, au cours de cet examen, des renseignements pouvant être très utiles aux services compétents du ministère de l'Air anglais. D'une façon générale, toutes les carcasses d'avions abattus sont examinées par des techniciens du ministère de l'Air ainsi que par des pilotes d'essai. Le métal dont l'appareil et le moteur sont faits, le moteur lui-même, les appareils de radio ainsi que l'armement sont l'objet d'une attention particulière.

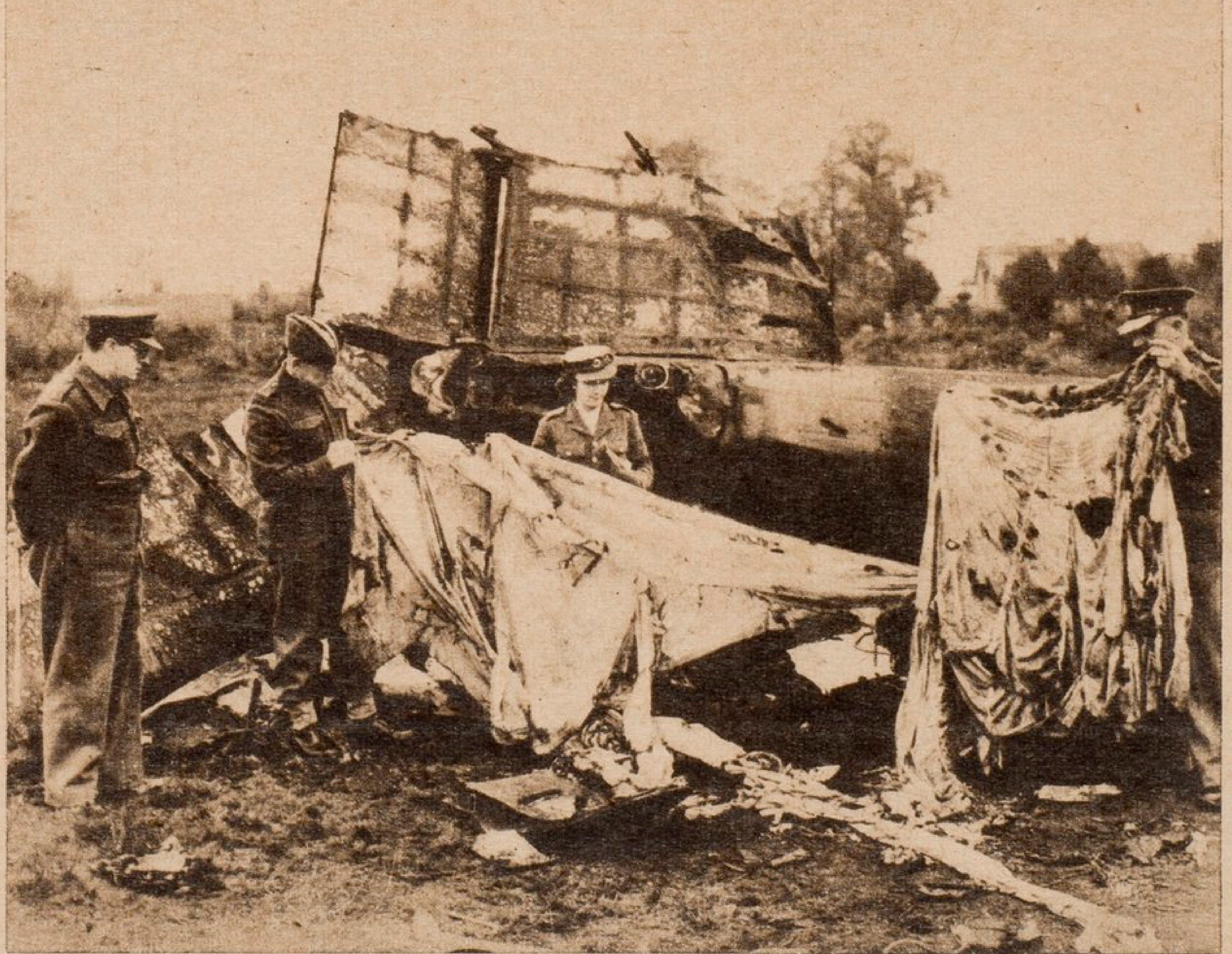
Il arrive souvent que le moteur peut, après une simple réparation, être utilisé à nouveau. Souvent aussi, les techniciens anglais réussissent, en assemblant des pièces empruntées à des moteurs divers, à en constituer un nouveau. Parfois, enfin, l'appareil tout entier peut être utilisé. Il est alors confié à des pilotes d'essai lesquels exécutent sur lui des vols d'étude au cours desquels ils notent les particularités de l'appareil. Un de ces vols a démontré que les bombardiers allemands ont actuellement atteint leur vitesse maxima.



LES EXPERTS travaillent la plupart du temps en groupe. Sur le lieu où ce Junkers 88 a été abattu, des techniciens s'affairent, ne négligeant aucun détail, à l'affût de renseignements pouvant intéresser la Défense Nationale.



LES MITRAILLEUSES et les armes en général, trouvées à bord des avions abattus, sont l'objet d'un examen des plus attentifs. Celles-ci ont été trouvées sur un Messerschmitt.



LES PARACHUTES eux-mêmes ne sont pas négligés. Leur examen fournit, parfois, des indications intéressantes dont les usines d'armements britanniques peuvent profiter.

UN JOURNALISTE ITALIEN NOUS PARLE:



DES MILLIERS DE PRISONNIERS, dans le désert, étalent leur masse sombre sur la blondeur des sables. Vus d'avion, on les prendrait pour des fourmis. Leur nombre augmente chaque jour. Dans les camps où ils sont internés, ils ont une pensée : revoir leur foyer, leur famille, et se demandent avec angoisse : « Quand serons-nous libres ? »

L'ITALIE DEVANT SA DEFAITE

Un correspondant de guerre italien prisonnier dit les réactions de ses compatriotes devant la perte de leurs illusions.

Il était là, souffrant, sur un lit d'hôpital. Deux collègues égyptiens interrogeaient ce correspondant de guerre dont les défaites italiennes au désert de l'Ouest et en Libye avaient fait un prisonnier.

Il parlait, parlait beaucoup : de la guerre, des événements, de l'Italie et du fascisme.

— Que se passe-t-il en Italie ? lui demanda-t-on, à un moment donné.

— L'Italie, dit-il, n'était pas prête à la guerre. Pays pauvre, il s'était saigné à blanc pour devenir une grande puissance. Il doit tout importer : son charbon, son fer, son carburant, tout doit venir du dehors. Il n'a comme force vive qu'une main-d'œuvre nombreuse et intelligente et le désir de bien faire, de faire mieux que les autres.

« Au bord du gouffre, l'Italie fut sauvée par le fascisme. Tous les Italiens sont fascistes, mais il y a des degrés dans le fascisme comme il y a des partis parlementaires dans les démocraties. »

Et le journaliste parla encore :

« En Angleterre, conservateurs et travaillistes sont en présence. Ils sont tous Anglais. En Italie, il y a les fascistes genre Ciano et ceux de la teinte Grandi. Pourtant, on ne saurait les appeler autrement qu'Italiens.

« Grandi connaît l'Angleterre pour l'avoir vue de près. Il sait que ce peuple est fort et tenace. Il a conseillé le calme, la pondération, la prudence. Ciano, par contre, sous l'influence de Gœring, de Ribbentrop, était, avec Farinacci, Alfieri, Starace, Gayda et quelques autres, pour la lutte ouverte.

« Mussolini, qui avait le dernier mot, attendait. Il attendait et ne parlait plus. C'est un calculateur. Il pesait le pour et le contre de la guerre, car il aime les coups sûrs. Et lorsque la France tomba, bien que l'Italie ne fût pas encore prête, il crut le bon moment venu et il se décida à parler. Il déclara la guerre, une guerre qu'il voulait courte et victorieuse. »

— Mais comment ne savait-il pas que l'Angleterre résisterait ?

— Nul ne pouvait croire, après l'effondrement de la France, considérée par tout le monde comme la plus forte, militairement, des deux puissances alliées, que l'Angleterre résisterait. Voilà pourquoi Mussolini, dont l'opportunisme a été toujours bien exploité, s'est lancé dans la guerre.

— Grandi ne conseilla-t-il pas son chef ?

— Peut-être que Grandi, comme les autres, pensa que le moment était venu. Dans tous les cas, lorsque Mussolini parla du balcon du Palazzo Venezia pour annoncer la guerre, nul ne l'attendait encore. La guerre vint comme une surprise.

— Et les huit millions de baïonnettes ?

— Elles ne sont que deux millions. Les classes mobilisées jusqu'ici ne doivent pas dépasser deux millions d'hommes. Car pour armer, équiper huit millions de baïonnettes, comme vous dites, il faut beaucoup d'armes et beaucoup de matériel, et l'Italie ne les a pas. Je vous ai dit que nous devions tout importer. Ceci était relativement facile en temps normal. Aujourd'hui, c'est une autre histoire.

* * *

De tout ceci, il résulte que l'Italie — comme disait de Talleyrand — a toujours été une puissance de second ordre qui a voulu jouer à la grande nation. Car, sans matières premières, sans force motrice, sans produits alimentaires suffisants pour toute la population, avec une industrie qui ne vit que parce que l'Etat la subventionne, on ne peut devenir une grande puissance.

Et le journaliste de parler de ce qu'était l'Italie au cours de ces dernières années : « Mussolini a créé — au prix de quels sacrifices ! — une grande flotte de commerce pour porter le drapeau italien aux quatre coins du monde. Il a doté son pays d'une flotte de guerre parce que l'avenir des grandes nations est sur l'eau, il a bâti un Empire africain, malgré les sanctions. Mais il a commis une erreur : celle d'entrer en guerre. »

Ce que le journaliste ne dit pas, c'est que Mussolini a transporté dans le domaine national et international son amour de la parade.

Il a voulu montrer le drapeau de l'Italie sur les quatre mers du globe, il a tenu à conquérir un Empire, mais il n'a pu qu'en occuper les grandes villes, il a fait la guerre d'Espagne parce qu'il avait besoin de gloire, il a parlé de ses huit millions de baïonnettes, alors qu'il en avait que deux millions, il a bâti une flotte de guerre qui s'est terrée dans ses ports.

Jusqu'en juin dernier, ce bluff lui avait réussi. Mais, du jour où il a dû faire réellement la guerre, il a montré son impuissance. L'Italie restera toujours une puissance de second ordre, parce que la nature le veut.

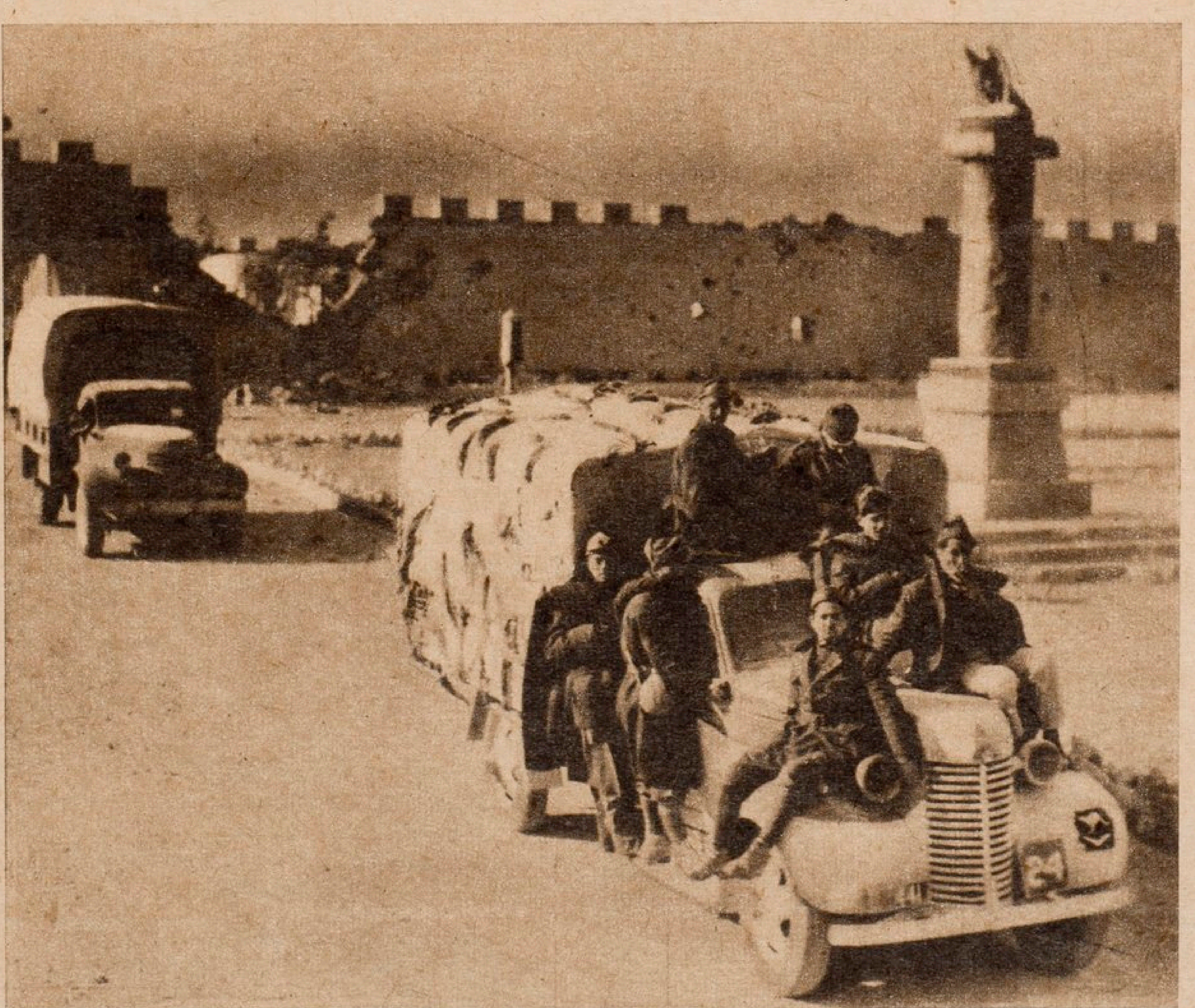
* * *

— Quelle est la situation actuelle en Italie ?

— Comme tous les pays en guerre, elle souffre. Le rationnement est intense. On doit se contenter de ce qu'on avait, des stocks accumulés qui ne sont pas très importants. On avait compté sur l'Allemagne pour le charbon. Le charbon arrive, mais en quantités insuffisantes. Le thé et le café ont disparu depuis de longs mois, le sucre est rare, les graisses aussi. Par contre, l'Italie est parvenue à se suffire en blé et le vin est abondant.

Ceci du point de vue alimentaire. Mais le peuple, apprend-on, fait la guerre sans enthousiasme. Il croyait, comme Mussolini, à une victoire rapide et joyeuse. Il a déchanté aujourd'hui.

Dans les maisons on entend des murmures. Ils ne quittent que timidement encore les domiciles pour se répandre dans les rues, mais ils sont symptomatiques.



DEVANT FORT CAPUZZO, le fameux aigle que Mussolini fit construire pour commémorer la « victoire » fasciste. Il a aujourd'hui les ailes brisées et montre mieux que tout autre chose que le fascisme, après ses récents échecs, a perdu toutes ses illusions.

Sur les murs, les « Viva il Re » s'étalent souvent. On y associe quelquefois le nom d'Umberto, mais beaucoup moins souvent celui de Mussolini.

Pour qui connaît le penchant italien à crayonner ses sentiments sur les places publiques, il devient évident que quelque chose va mal lorsqu'on n'écrit plus « Viva Mussolini ».

* * *

D'ailleurs, les prisonniers italiens capturés en Libye ont affirmé que, pour eux, cette guerre n'avait pas sa raison d'être. Ils avaient combattu contraints et forcés. Ils ne veulent pour le moment que regagner leurs foyers et revoir leurs familles, et nombreux sont ceux qui se demandent avec angoisse : « Quand serons-nous libres ? »

On ne peut dire que la révolution éclatera demain en Italie. La censure, comme dans tous les pays dictatoriaux, est fort bien faite. Mais alors qu'avant la guerre l'immense majorité de la population était enthousiastement fasciste, elle s'est bien refroidie au cours de ces derniers mois.

D'après les prisonniers de Libye, ils ignoraient presque tout des revers subis par les armées italiennes en Albanie. Et il n'est pas étonnant que la population civile d'Italie soit logée à la même enseigne.

Mais un fait est certain : l'influence des modérés grandit sans cesse et nombreux sont ceux qui se tournent vers le prince héritier, connu depuis toujours comme adversaire du fascisme.

Suivant sa méthode habituelle, Mussolini a voulu sauver la face et, pour montrer qu'Umberto de Savoie est fidèle au régime, il l'a promu général. Sa femme, la princesse Marie-José, est inscrite officiellement au Fascio et radio « Stefani » annonce cela au monde...

Mieux encore : pour montrer que Grandi est cent pour cent favorable à la politique de l'axe, on l'envoie voir Hitler et on le fait décorer par le Führer du Reich allemand.

Pour le moment, il s'agit pour Mussolini d'aller au plus pressé, de replâtrer une façade lézardée afin que le peuple n'en sache rien. C'est là la politique des faibles. Elle contraste avec celle que poursuit Churchill : il faut que le peuple britannique sache tout, les mauvaises comme les bonnes nouvelles. Lorsque la campagne de Norvège échoua, le Parlement débattit la question en séance publique.

* * *

Les témoignages concordent.

Les déclarations du journaliste-prisonnier, celles des soldats et des officiers pris au désert de l'Ouest, les renseignements recueillis auprès des voyageurs, ceux qui viennent des pays neutres, tous disent : l'Italie n'était pas prête à une guerre d'usure. Au bout de sept mois, elle est lasse, elle n'en peut plus. Le blocus l'enserre comme un étau, sa production ne peut suffire à ses besoins, ses armées — celles qui se battent — démoralisées se retirent ou se rendent et le Duce s'agrippant au pouvoir tente de sauver la face en jetant de la poudre aux yeux de ses 45 millions de sujets.

Jusqu'à quand ceci peut-il durer ? Combien de temps encore tiendra ce replâtrage ?

Il serait hasardeux de faire des pronostics. Mais tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes... italiens.

L'ABYSSINIE, terre MAL CONQUISE

La situation de l'Italie en Ethiopie devient de plus en plus difficile. Au Soudan, une armée de partisans du Négus a été formée. En Abyssinie même, des officiers anglais, nouveaux Lawrence, soulèvent les populations.

La guerre se poursuit en Ethiopie... car elle ne s'est pas arrêtée depuis 1936.

L'Italie a conquis l'Empire du Négus, mais elle ne l'a pas soumis. Elle y a installé un gouvernement, mais ses fonctionnaires n'ont de l'autorité que dans quelques grandes villes à Addis-Abéba, Adoua, Axoum, Gondar, Harrar et dans leurs faubourgs. Partout ailleurs, sur l'ensemble de cet immense territoire, les bandes armées et insoumises tiennent le pays. Les patriotes éthiopiens n'ont pas voulu du fascisme et, pour lui échapper, ils se sont réfugiés dans leurs montagnes.

Des montagnes, il y en a en Ethiopie, et de bien hautes, d'ailleurs. Ras Dajam 4.620 mètres, Kollo 4.300 mètres, Agsiospatra 4.150 mètres constituent les sommets les plus élevés, montant presque à pic vers le ciel. Mais il y en a d'autres, moins hautes, certes, mais aussi inaccessibles pour les Italiens...

On peut conquérir un pays, mais on ne le colonise pas contre son gré, surtout s'il est habité par une race aussi énergique et aussi batailleuse que celle d'Ethiopie.

L'Ethiopien est sans doute le plus guerrier des habitants de l'Afrique Centrale. Bien que très brun, il est de race sémitique. Ses traits sont réguliers, son nez saillant et droit et son menton bien dessiné. Il est aussi éloigné du nègre — le teint excepté — que du Chinois, par exemple.

Pour se déplacer dans le pays, les Italiens doivent le faire en convois motorisés, autrement ils risquent de tomber dans des embuscades. Ces convois sont protégés par des soldats armés de mitrailleuses. Malgré cela, les caravanes motorisées sont souvent attaquées du haut des montagnes par des patriotes éthiopiens postés là, vivant sur le pays et connaissant tous les sentiers.

Ceci a permis aux indigènes de demeurer en contact avec les chefs restés dans le pays où ils représentaient, sinon légalement, du moins effectivement, le Négus.

Les renseignements étaient transmis par coureurs à travers les montagnes et les ordres revenaient par la même voie. De sorte que, malgré l'occupation du pays par les forces fascistes, ceux qui ne voulaient pas se rendre — espérant toujours, bien qu'établis à des centaines de kilomètres de distance — communiquaient entre eux sans difficultés.

A aucun moment, malgré les promesses mêlées de menaces, les Italiens ne parvinrent à coloniser la contrée.

Au début de l'occupation, 150.000 fermiers furent envoyés en Ethiopie. Il ne fut pas permis aux soldats démobilisés de regagner l'Italie. L'Ethiopie — l'*Impero* — devait dorénavant constituer pour eux une patrie. Mais Mussolini et ses représentants à Addis-Abéba durent bientôt déchanter. Aucun planteur ne parvint, à l'exception de ceux des environs des grandes villes, à s'établir dans le pays. Et alors qu'avant la conquête l'Abyssinie exportait pour deux millions de livres de café, le gouvernement fasciste dut reconnaître, après quatre ans d'occupation, que l'Italie importait son café du Brésil...

C'est que l'Abyssinie n'en produisait plus...

Dans tout le pays c'était la guerre à l'état latent. Insurgées contre le conquérant, les tribus faisaient de la résistance passive dans les grands centres et étaient ouvertement insoumises dans la campagne.

Suivant la méthode qui leur est chère, les Italiens s'établirent dans des grands camps fortifiés. Entourés de champs de mines, de nids de mitrailleuses, ils étaient à l'abri. Mais, de temps à autre, des coups de main organisés magistralement venaient troubler leur quiétude.

Loyalement, les pays voisins qui avaient fini par reconnaître la conquête de l'ancien Empire du Négus s'en désintéressaient.

Pour continuer leur guérilla, il fallait donc aux patriotes éthiopiens des armes. Ils les prenaient aux Italiens.

La nuit, rampant sur le sol, par petits groupes, des diables d'hommes arrivaient jusqu'au camp, lançaient des grenades à main, semant la panique parmi les fascistes. Cela leur permettait, à la faveur du désordre, d'emporter des mitrailleuses, des fusils, d'autres armes utiles, qu'ils retournaient naturellement contre leurs ennemis.

Cette méthode est exploitée d'une façon beaucoup plus évidente aujourd'hui qu'à l'appel de Haïlé Sélassié, le pays est en révolte ouverte contre les conquérants fascistes.

Des nouvelles parviennent tous les jours à Khartoum relatant des coups de main heureux et profitables...

De Khartoum on annonçait l'autre jour que, depuis juillet dernier, une mission militaire anglaise se trouvait au sein de l'Abyssinie à quelques 600 kilomètres des frontières soudanaises. Cette mission composée d'officiers connaissant parfaitement les dialectes abyssins avait pour mission d'armer et d'entraîner ceux qui devaient, sur l'ordre du Négus, se soulever.

Les officiers de l'Intelligence britannique travaillèrent pendant six mois à la « barbe » des Italiens sans être inquiétés. C'est que, comme nous l'avons dit, les fascistes ne contrôlent que nominalement l'Abyssinie et il est douteux qu'ils aient jamais eu vent de la présence sur le territoire éthiopien de ceux qu'un journaliste à l'imagination fertile a appelés les « nouveaux Lawrence »...

C'est sans doute avec beaucoup d'effroi que, retranchés dans leurs camps sur les plateaux abyssins, les chemises noires entendent, au milieu de la nuit, les échos des tam-tams qui, du haut des montagnes, appellent les dix millions d'Abyssins à la révolte.

Ce tam-tam, ce sont les 44 tambours de Haïlé Sélassié, roi des rois.

Suivant une coutume millénaire, à la suite de l'absence de communications télégraphiques et téléphoniques, toutes deux contrôlées par les conquérants, les tribus abyssines communiquent entre elles au moyen de tambours. Ils sont, paraît-il, quarante-quatre et nul ne saurait s'en servir sans un ordre de l'Empereur.

Cet ordre, de son bungalow de style anglais, près de Khartoum, le Négus l'a donné. Et, aujourd'hui, on peut dire que l'Abyssinie entière est en révolte...

L'Empire d'Ethiopie, plus que tout autre, souffre du blocus. Si avant l'entrée en guerre de la Grèce des navires pouvaient passer à travers les nombreuses îles helléniques pour arriver jusqu'en Libye, l'Ethiopie a été presque complètement coupée d'Europe dès que Mussolini eut décidé de se jeter dans la mêlée. Il est vrai que des stocks nombreux avaient été accumulés, des stocks devant suffire à la puissante armée concentrée dans l'*Impero* pendant au moins un an ; mais par suite des attaques meurtrières de la R.A.F., de la consommation locale, de l'offensive contre la Somalie britannique, ces stocks ont été fortement entamés.

La révolte éthiopienne est venue constituer la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Si, jusqu'ici, on n'a pas remporté en Ethiopie les mêmes succès spectaculaires que ceux de Libye, ce n'est, croit-on dans les milieux autorisés, que partie remise.

Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, les troupes impériales ont pénétré la semaine dernière en Ethiopie et en Erythrée.

Les préparatifs se poursuivent. A travers des sentiers secrets, des mulets guidés par des hommes sûrs transportent jusqu'au cœur de l'Ethiopie les armes et les munitions dont les Ethiopiens ont besoin. Les patriotes n'ont plus à compter seulement sur les armes italiennes que leur procuraient des coups de main heureux. Ils sont alliés au plus puissant empire du monde.

Petit à petit, l'armée impériale s'est constituée en force solide au Soudan, au Kenya, ailleurs. L'Empire italien d'Afrique est encerclé de toutes parts. Sa chute entre les mains des Britanniques n'est qu'une question de temps et de patience.

Lorsque, en juin dernier, Mussolini se lança de gaieté de cœur dans la bagarre, il ne pouvait s'attendre à ce qu'en janvier 1941 le Lion britannique lui assène en Afrique des coups si terribles que leurs échos, traversant les mers, se font entendre jusqu'à Rome dont les murs finiront par crouler, un jour, sur le fascisme belliqueux.

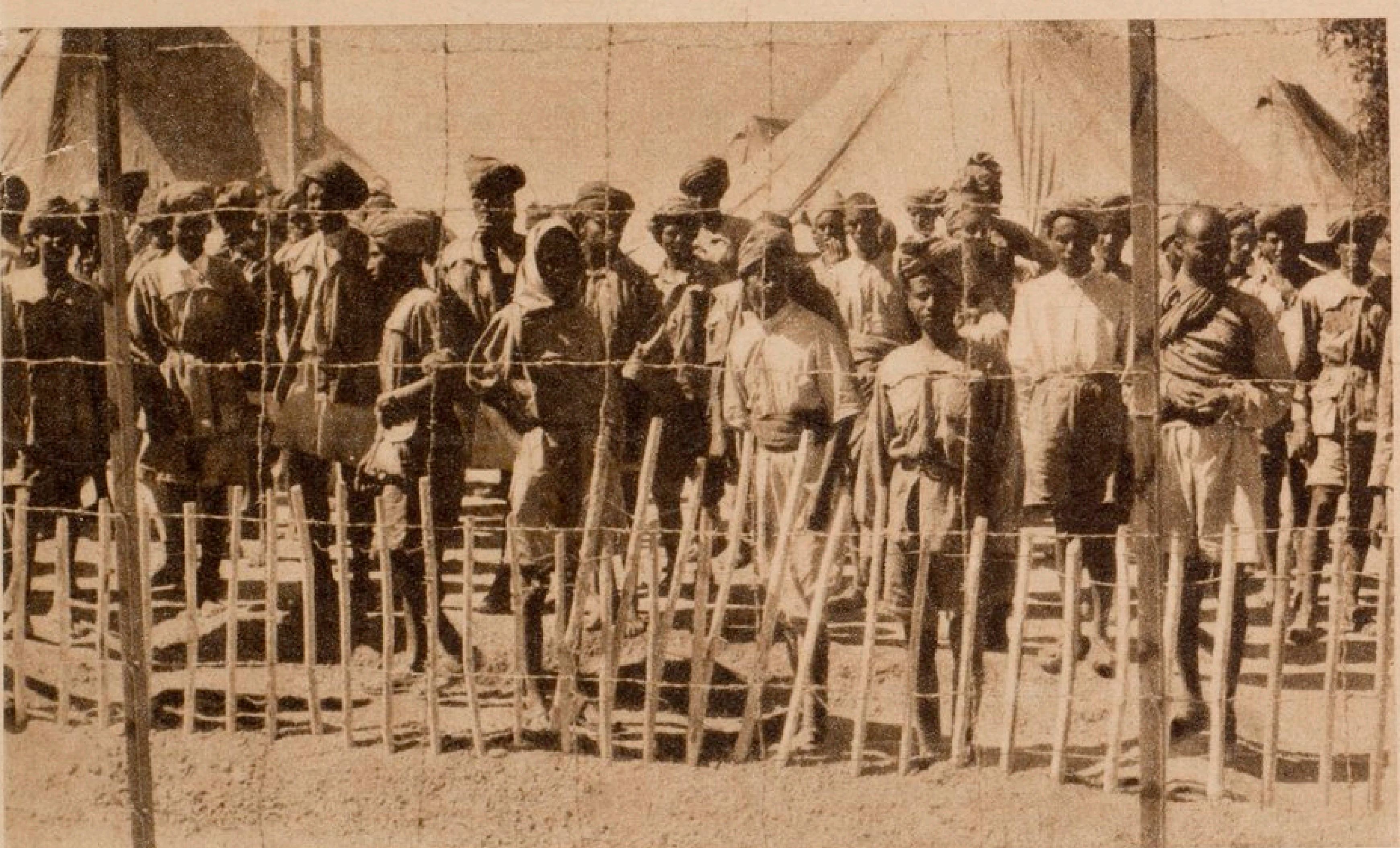


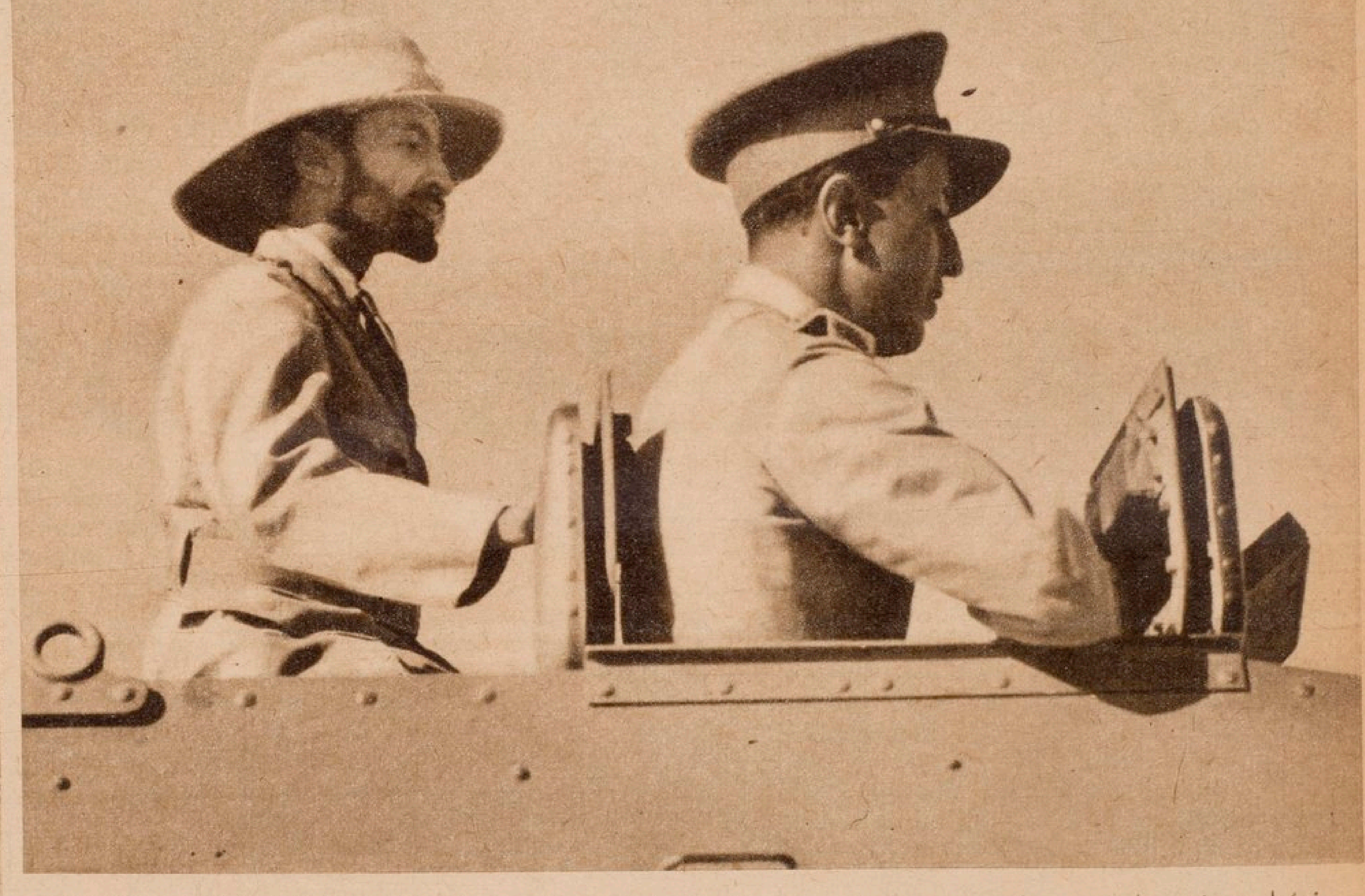
Des recrues de l'armée abyssine, quelque part au Soudan, s'entraînent au maniement des armes modernes fournies par les autorités britanniques qui les entraînent.



LE NEGUS, revêtu de l'uniforme britannique, passe en revue, au Soudan, les troupes constituées avec les Abyssins ayant passé la frontière. Les troupes sont soumises à un entraînement intensif, sous la direction de techniciens anglais.

HAILE SELASSIE, après avoir passé en revue ses troupes, s'entretient avec un officier britannique chargé de leur entraînement.





LES TROUPES ABYSSINES du Soudan sont placées sous le commandement du prince héritier d'Abyssinie que l'on voit ici conduisant une auto blindée, dans laquelle a pris place son père. Ci-contre : un groupe de prisonniers, dans un camp d'internement, au Soudan.

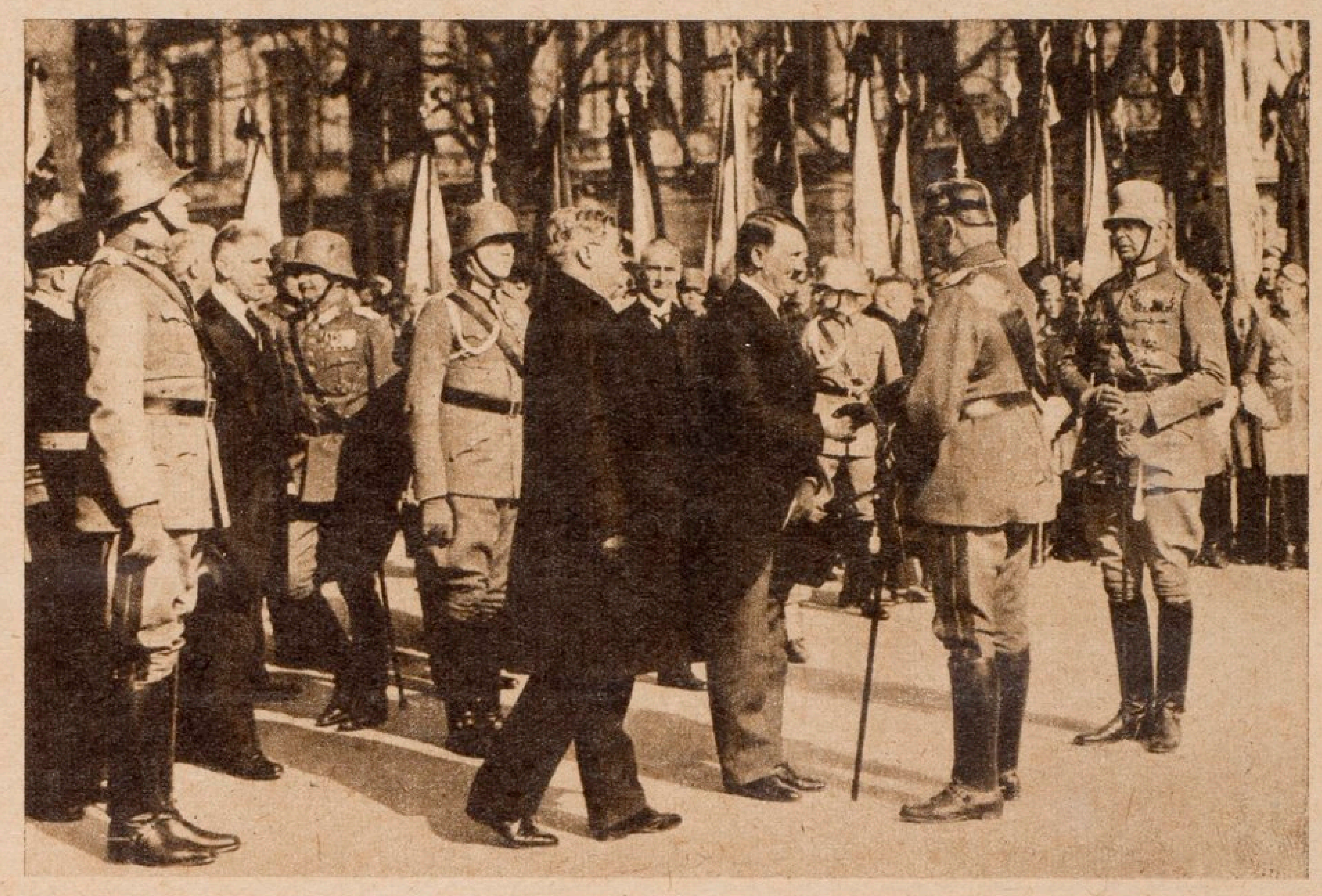


SOUS LA GARDE des soldats soudanais, de nombreux prisonniers faits par les troupes anglaises au cours d'engagement à la frontière attendent des jours meilleurs.


LES PREMIERES REUNIONS du parti hitlérien se sont tenues dans le tunnel de Reden, dans une atmosphère de mystère et de conspiration dont le nazisme se ressent encore.


UN AUTODAFE. Hitler au pouvoir, l'une des premières activités du nazisme consiste à brûler, en place publique, les livres contraires à l'esprit de la race germanique.


LES PREMIERS PARTISANS. Hitler, qui vient déjà d'être nommé chancelier, fait une visite à Kiel. Derrière lui, parmi ses premiers disciples, Rœhm qu'il assassinera.


ENFIN, LE POUVOIR ! Le maréchal Hindenburg fait appel en 1933 à Hitler qu'il a, jusque-là, refusé de prendre au sérieux. Le caporal exulte. Son heure a enfin sonné.

30 JANVIER 1933 **30 JANVIER 1941**

8 ANNEES D'HITLERISME

Le 30 janvier 1933, Adolf Hitler prenait le pouvoir.

Trois mois auparavant, Hindenburg l'avait chargé de former le cabinet : mais il avait décliné l'offre, car il eut dû partager le pouvoir, et il le voulait pour lui, pour lui seul.

Aux élections de 1928, les nazis n'avaient obtenu que 2 % des sièges au Reichstag. En 1930, en partie grâce à la propagande contre le plan Young, de nouvelles élections donnèrent aux partisans d'Hitler 19 % des sièges. Le mouvement prenait de l'ampleur. Deux ans plus tard, en juillet 1932, 37 % des votants sont pour Hitler. En avril de la même année, Hitler avait posé sa candidature à la présidence : Hindenburg avait été réélu, mais Hitler avait obtenu treize millions de votes.

Von Papen ayant prononcé la dissolution du Reichstag, de nouvelles élections eurent lieu en novembre 1932 ; les résultats marquèrent un recul des nazis.

Néanmoins leur opposition était assez forte pour qu'il soit impossible de se passer de leur appui. Le cabinet von Schleicher n'était pas viable. Hitler fut appelé.

Son premier soin est de dissoudre le Reichstag. Malgré la propagande qui se déchaîne, malgré les brimades, malgré le sentiment qu'on veut inculquer aux bourgeois allemands que voter pour lui c'est voter contre le communisme, les élections de mars ne donnent que 44 % des votants à Hitler. Il ne gouvernera qu'avec l'appui des nationalistes d'Hugenberg. Il ne règne en fait qu'en raison de la multitude des partis qui s'entre-déchirent au lieu de s'unir.

L'Allemagne de 1933 n'était pas hitlérienne. Mais, par lâcheté, par indolence, par goût d'être battue, elle laissa pénétrer le loup dans la bergerie.

Hitler avait pris le pouvoir, mais il n'était pas seul. Son premier soin fut de faire table rase de ses adversaires. Il n'aura de cesse de les avoir tous écartés. Un an plus tard, c'est la nuit du 30 juin. Peut-on imaginer rien de plus horrible que cette nouvelle Saint-Barthélémy ? La fusillade désordonnée, le meurtre à volonté au hasard dans la haine et dans la peur. Car ce qui pousse Hitler à agir, c'est la peur. Celle de perdre ce pouvoir qu'il a eu tant de mal à prendre.

C'est le meurtre du général von Schleicher, celui de Rœhm, celui d'Otto Strasser, de Bruckner. Le 25 juillet de la même année, Planetta et Holzweiber abattent le malheureux chancelier Dollfuss. Nous ne sommes pas de ceux qui pensons qu'il y a Hitler d'une part et l'Allemagne de l'autre, et que l'Allemagne appuie Hitler à son corps défendant. Certes, il y a les camps de concentration, la « schlague », la délation, mais il y a aussi, le 19 août 1934, le second plébiscite du Troisième Reich : 88 % des Allemands ont voté pour Hitler. Les honnêtes bourgeois allemands ont passé sur les crimes d'Hitler parce que chez chaque Allemand il y a un rêve de puissance qui sommeille.

Hitler, cet homme qui n'aime pas les Allemands mais qui les connaît bien, sait qu'on lui pardonnera tout s'il fait résonner aux oreilles allemandes un bruit des bottes.

Dès novembre 1934, l'Allemagne a quatre cent mille hommes sous les armes. En janvier 1935, la Sarre revient au Reich. En mars, Hitler dénonce solennellement le traité de Versailles et les troupes allemandes pénètrent en Rhénanie.

On a su plus tard que Hitler avait donné l'ordre au commandement allemand de revenir en arrière, si les troupes françaises franchissaient le Rhin.

Si on avait montré quelque fermeté, peut-être la carrière d'Hitler eut-elle été freinée. Lorsque, en mars 1936, Hitler se fait une nouvelle fois plébisciter, c'est 98 % des Allemands qui se déclarent en faveur du régime. La responsabilité du peuple est définitivement engagée.

La guerre civile qui se déchaîne en Espagne va permettre à Hitler d'essayer son matériel sans rien risquer. Il forge peu à peu l'arme dont il va menacer le monde.

Il n'est pas pressé. Il y a d'ailleurs beaucoup à arranger en Allemagne. Ce n'est qu'en 1938 que le rythme de son ambition va s'accélérer. Le 15 mars, c'est l'Anschluss. A la veille de l'entrée à Vienne, Hitler a refusé au chancelier Schuschnigg d'user du plébiscite, car il savait très bien qu'un vote libre dans un pays libre eût été un désaveu de sa politique de vol, de rapt et de meurtre.

La nuit du 30 juin n'est pas le seul crime d'Hitler. Il a pu faire assassiner le fameux Hanussen qui lui avait donné sa « clientèle ». Le mage était devenu voyant et il était bon que le maître n'ait plus de mauvaise fréquentation.

Le plébiscite qu'il a refusé à Schuschnigg, Hitler va l'organiser lui-même. On peut deviner comment.

Moins d'un mois après, l'Autriche est entièrement sous sa botte. La Gestapo opère à tous les étages. Si une forte proportion d'Autrichiens votent contre Hitler malgré les précautions prises, leurs voix seront noyées, car le plébiscite est général, étendu à toute l'Allemagne et non limité à l'Autriche. Mais le résultat va dépasser les espérances : 450 Autrichiens sur 10.000. 4.500 seulement sur 100.000 vont avoir le courage d'exprimer leur opinion.

Les temps sont venus. L'Europe, lasse, effrayée, ne réagit pas. A la veille d'être annexée, l'Autriche de Schuschnigg a mendié un appui, à Londres, à Paris, à Rome. On a laissé les portes closes. Mussolini qui, quelques mois plus tôt, disait à Schuschnigg, lui montrant l'installation téléphonique du palais Venezia :

— Lorsque je ne veux pas répondre, le téléphone ne sonne pas. Mais pour vous, soyez sûr qu'il sonnera toujours.

Ce Mussolini-là, l'ami de Dollfuss, laissa faire. Tandis qu'on assassinait l'Autriche, Schuschnigg, à trois reprises, essaya d'entrer en communication avec le Duce. Le téléphone ne répondit pas.

En octobre, ce fut l'affaire des Sudètes, les entretiens de Berchtesgaden, l'entrevue de Godesberg, les trois voyages de Neville Chamberlain, le pacte de Munich.

Hitler a reproché à l'Angleterre de n'avoir pas respecté l'esprit du pacte de Munich, de n'avoir considéré l'accord conclu que comme une trêve qui allait permettre à l'Angleterre et à la France d'activer leur réarmement. Il se peut. Mais qui pouvait encore croire que ce pacte de Munich allait être la dernière étape d'Hitler ? Il n'est pas une annexion, pas un manquement à sa parole dont il n'ait dit : « Ceci est ma dernière revendication, je ne désire plus rien. »

Au contraire, il désire tout. L'argent des Juifs : il les jette dehors, les détrousse, « nationalise » les entreprises prospères. Le meurtre de von Rath par le jeune Grunspan va lui permettre de serrer la vis une fois encore.

L'affaire des Sudètes devait régler les rapports avec la Tchécoslovaquie. Une Tchécoslovaquie exsangue, incapable de résister aux exigences du Reich.

Cette soumission au maître n'a pas suffi. Le 15 mars, Hitler viole délibérément le pacte de Munich, annexe la Bohême et la Moravie et le lendemain prend sous sa « protection » la Slovaquie, qui jouait au pays indépendant.

Au hasard des conquêtes hitlériennes, il fut permis à quelques voisins de ramasser les miettes : la Hongrie récupéra la Russie subcarpathique, la Pologne le territoire de Teschen.

L'Europe n'ayant pas bougé, la Lithuanie cède lorsque Hitler lui demande Memel.

Le 26 août 1939, Hitler signe l'acte politique déterminant qui va lui permettre de déclencher la guerre. Une guerre dont il sait qu'elle coûtera plusieurs millions d'hommes, qu'elle ruinera le monde, même s'il est vainqueur.

Il est convaincu qu'il gagnera. Il sait, il le dit à Hermann Rauschnigg qu'il faudra cinquante ans pour que le monde se remette de l'effondrement économique qu'il déclenche. N'importe, il va. Il signe le pacte germano-russe qui le garantit contre l'éventualité d'avoir à combattre à la fois à l'Ouest et à l'Est.

Il se jette sur la Pologne.

Le reste est trop récent pour que nous ayons à en parler. Hitler s'étend, s'enfle, se gonfle de nouvelles conquêtes : le Danemark, la Norvège, la Belgique, les Pays-Bas, la France. Il étend sa protection sur la Hongrie, sur la Roumanie.

Et pourtant il n'est pas sans inquiétudes. L'édifice qu'il a construit repose sur des assises incertaines, l'Empire est disproportionné. L'avenir nous dira qu'il n'était pas viable.

LE ROI GEORGE VI ne cesse de faire preuve d'une activité de tous les instants, partageant la vie de son peuple et se mêlant le plus souvent à lui. Le voici visitant, quelque part en Angleterre, un camp pour enfants récemment évacués de Londres, lesquels font au souverain le plus chaleureux des accueils.

LA "LUFTWAFFE" EN ECHEC

Voici, prises au hasard parmi celles que le dernier courrier nous a apportées, quelques images de la vie à Londres. Ces temps-ci, les attaques aériennes contre la capitale anglaise semblent avoir diminué de violence et les Londoniens connaissent, depuis le début de l'année, une tranquillité nocturne relative. Les Londoniens et les autorités en général ne se laissent cependant pas prendre à ce calme apparent et des mesures continuent à être prises afin, d'une part, d'assurer la sécurité des populations, de l'autre, d'augmenter leur confort, durant les raids.

Un journal suisse a publié cette semaine des renseignements très intéressants sur la vie anglaise d'aujourd'hui. Chaque habitant de Londres a reçu gratuitement un masque à gaz. Le système des alertes a été perfectionné, de manière à éviter toute perte de temps. Chaque groupe de trois maisons dispose d'une pompe à incendie. Les alertes n'immobilisent pas l'activité de toute la capitale, mais seulement du quartier au-dessus duquel volent les avions ennemis. En cas d'alerte sur un quartier, les veilleurs avertissent les policemen qui sifflent pour prévenir les piétons et les automobilistes. Aucun règlement n'oblige les habitants à descendre dans les abris. Le travail continue sous les bombardements et les usines fonctionnent vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Habitants et autorités font un effort constant pour améliorer leurs conditions de vie, notamment dans les abris. Un technicien anglais, le professeur Haldane, a préconisé la construction d'immenses abris souterrains de 1.600 kilomètres, revêtus de plaques d'acier et aussi sains que confortables. En attendant de construire de tels abris, les Londoniens ont arrangé les abris existants. Les abris Anderson, dans les jardins, étant actuellement trop humides, sont généralement délaissés, ainsi que les abris de surface sur trottoirs. Dans certains quartiers, les habitants cherchent la sécurité dans de solides résidences d'antan. Les clients des restaurants et des hôtels jouissent d'abris spacieux et confortables. Ce sont les gares souterraines du métro qui connaissent, cependant, de nuit comme de jour, la plus grande affluence.



M. WINSTON CHURCHILL a visité récemment le port de Londres dont l'activité l'a justement satisfait. Le voici en compagnie de Mme Churchill, en canot automobile, sur la Tamise, tandis qu'il se rend au port.

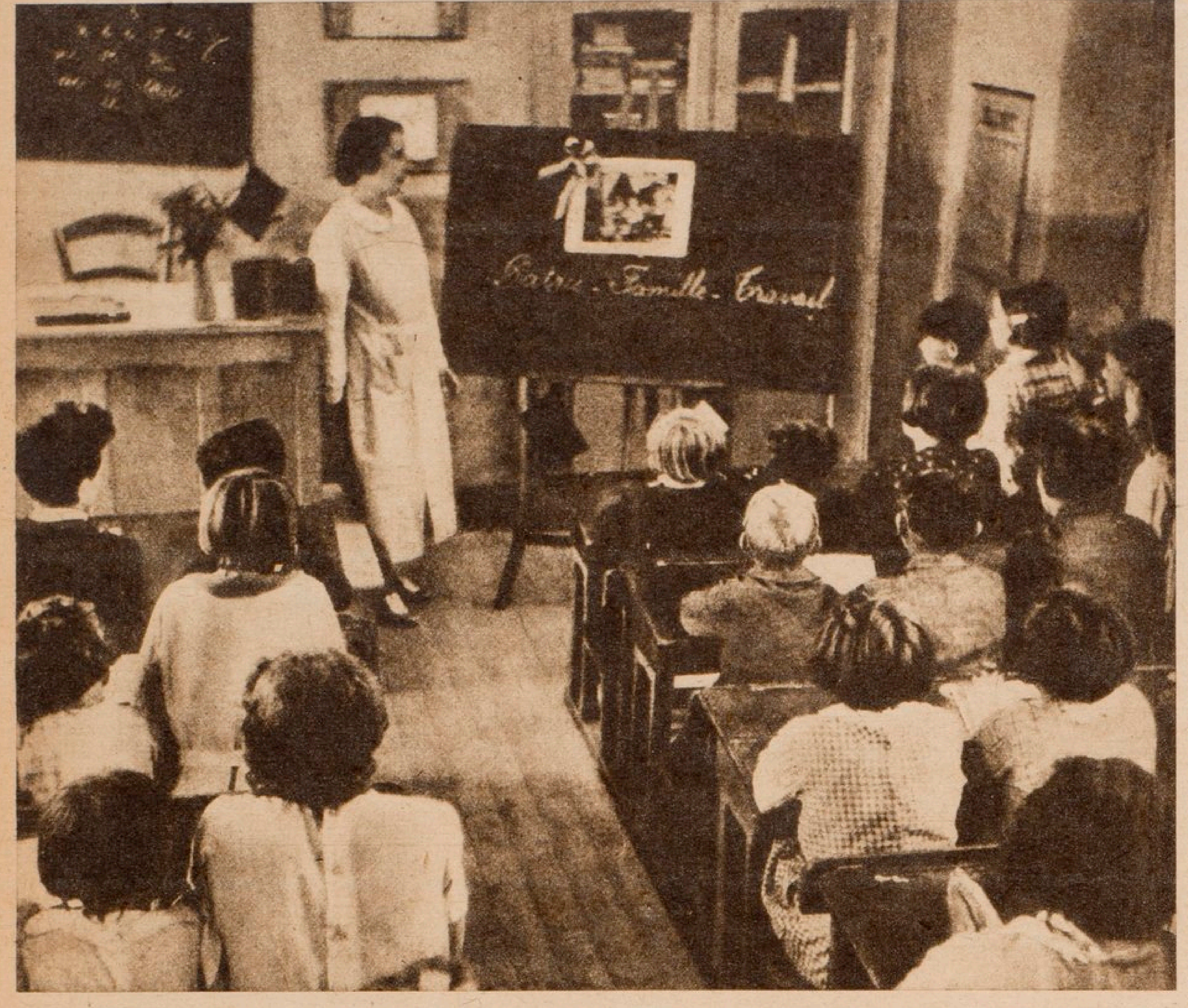


UNE EGLISE a été gravement atteinte par une bombe allemande. Casque en tête, avec calme, la femme du vicaire procède au déménagement des statues intactes.



UNE EXPOSITION D'ECLATS D'OBUS ENNEMIS se tient actuellement dans la capitale anglaise où elle a été organisée par Michael Hulbert. L'exposition obtient, comme de juste, un grand succès, aussi bien parmi les grands que parmi les petits, et les fonds recueillis vont au « Fonds du Spitfire », lequel permettra l'achat de nouveaux appareils.

LE DRAME FRANCO-ALLEMAND



DANS UNE ECOLE FRANÇAISE de la région non occupée. L'institutrice a écrit sur le tableau : « Patrie, famille, travail », trois mots qui remplacent l'ancienne formule : « Liberté, égalité, fraternité ».

Le Reich compte se servir de M. Laval pour amener le maréchal Pétain à des concessions à l'Allemagne... Celui-ci les fera-t-il ?



DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG, à Paris, la vie habituelle reprend peu à peu ses droits. A travers les allées, des femmes vont, viennent.



DANS UN JARDIN DE PARIS, une fanfare allemande donne un concert. La foule écoute, impassible. Deux vieilles femmes ont tourné le dos aux musiciens, évoquant l'époque où Paris était Paris.

La semaine qui vient de s'écouler a été marquée, en France, par un événement d'une grande importance politique : le maréchal Pétain a reçu M. Pierre Laval, ancien ministre des Affaires Etrangères, arrêté et « démissionné » il y a quelques semaines de la façon que l'on sait.

On ignore exactement à la suite de quelles circonstances l'entrevue du maréchal et de l'ex-« dauphin » a eu lieu. Deux versions ont été données par Pertinax, le grand journaliste français actuellement aux Etats-Unis. D'après la première, le maréchal Pétain a convoqué M. Laval pour essayer « d'éveiller sa conscience de Français ». D'après la seconde, le maréchal a reçu M. Laval à la suite d'une pression du gouvernement allemand.

Des deux versions, il semble que ce soit la seconde qui soit la bonne. L'entrevue Pétain-Laval a, en effet, été précédée d'une visite à Vichy de M. de Brinon, délégué du gouvernement français en territoire occupé, lequel a, selon toute vraisemblance, adressé au maréchal Pétain un « avertissement » de la part du Reich, lequel considère que la réintégration de M. Laval dans le gouvernement est une condition indispensable de la collaboration franco-allemande.

* * *

On ne saurait dire si M. Laval reprendra ses fonctions de vice-président du Conseil et de ministre des Affaires Etrangères. Quelles que soient, en tout cas, les fonctions qui lui seront données, le rôle de M. Laval, s'il rentre à nouveau dans le gouvernement, sera surtout un rôle d'agent de liaison. Après son limogeage, il y a quelques semaines, il a été question de nommer M. Laval au poste actuellement occupé par M. de Brinon et qui est d'assurer le contact entre la France et l'Allemagne. Si le Reich tient, en tout cas, à ce que M. Laval fasse, à nouveau, partie du gouvernement, c'est qu'il compte sur lui pour amener le maréchal Pétain à satisfaire à certaines demandes auxquelles il devient de plus en plus urgent de donner suite.

Le Reich nourrit actuellement le projet d'agir dans les Balkans et en Méditerranée. La flotte, l'aviation et certaines bases françaises peuvent, dans une grande mesure, faciliter cette action. A M. Laval de convaincre le maréchal Pétain d'entrer dans le jeu allemand.

* * *

La rentrée de M. Laval au sein du gouvernement amènera-t-elle un changement notable dans l'actuelle politique de Vichy ? Il semble que non. Elle provoquera à peu près certainement le départ de deux ministres, MM. Peyrouton et Alibert, lesquels représentent des tendances tout à fait opposées à celles de M. Laval. Mais les conséquences s'arrêtent là.

Le maréchal Pétain est décidé à continuer à pratiquer vis-à-vis de l'Allemagne la politique de la « main tendue » et il a récemment déclaré à la presse américaine : « La France désire s'associer à l'organisation du continent européen et collaborer loyalement dans l'espoir d'établir une paix solide et durable en Europe. » Mais on a de grandes raisons de croire que le maréchal n'est pas disposé à céder à l'Allemagne la flotte et l'aviation françaises. Il l'est d'autant moins que les récentes victoires anglaises ont fortifié sa position vis-à-vis du Reich et que l'Italie, d'autre part, n'a pas renoncé à ses revendications territoriales au sujet desquelles Hitler a dû, récemment, donner des assurances à Mussolini.

La partie sera dure pour M. Laval s'il s'efforce d'amener Vichy à faciliter une éventuelle victoire allemande. Elle le sera d'autant plus que le prestige du maréchal grandit de plus en plus en France et qu'il est assuré, lui, de se heurter à l'hostilité de la plupart de ses collègues.

Hitler, en tout cas, va mettre tout en œuvre pour décider Vichy à entrer dans son jeu. Il ne reculera devant aucune pression, aucune menace. La campagne que la presse parisienne, contrôlée par les Allemands, mène actuellement contre le maréchal Pétain est symptomatique. Le moment est de plus en plus critique et l'on a l'impression que l'on assistera prochainement à un heurt d'une grande violence.

Ce heurt, quelles conséquences aura-t-il ?

* * *

En attendant, le gouvernement de Vichy procède à la réalisation de certains projets dont les plus importants sont la constitution d'une Assemblée consultative française et la création d'un ordre corporatif.

Il y a déjà trois mois que la création d'une Assemblée consultative est envisagée dans les milieux de Vichy où l'on se rend compte que le maréchal Pétain, investi par l'acte constitutionnel de juillet du pouvoir législatif, a besoin à certains moments d'être renseigné et éventuellement conseillé par une assemblée de compétences. Certes, dans la constitution projetée, des assemblées seront sans doute prévues qui joueront ce rôle, mais en attendant cette nouvelle constitution, dont la date semble devoir être longtemps différée, on conçoit aisément l'utilité de cette assemblée provisoire.

Les membres de l'Assemblée consultative en voie de formation devront avoir chacun une compétence sur une matière déterminée et devront, à la demande du maréchal, non seulement apporter des conseils, mais encore partager certaines responsabilités. Ce qui distinguera le plus cette assemblée de celles qui l'ont précédée, c'est qu'elle ne sera pas plus maîtresse de son ordre du jour que ne l'est le Conseil d'Etat ou une Cour de justice. L'assemblée nouvelle n'aura à prendre d'initiative en aucun domaine. Elle se bornera à donner un avis motivé sur les questions que lui soumettra le maréchal Pétain et sur ces questions seulement.

Toutes les compétences devront être représentées dans cette assemblée ; et bien qu'aucune information précise n'ait été faite à ce sujet, on peut imaginer que sur ses bancs, ou bien plutôt sur ses fauteuils, se retrouveront, comme en une académie, des généraux, des prélats, de grands savants, des littérateurs et aussi des industriels, des banquiers, des représentants des grandes organisations paysannes et ouvrières qui pourront apporter en toute indépendance l'avis d'une expérience acquise chacun dans son domaine.

Il n'est du reste pas exclu que certains sénateurs, surtout ceux qui, élus au premier tour dans leur département, étaient plutôt plébiscités par l'opinion que choisis après les savants dosages des partis politiques, en fassent partie. Il en est de même de certains députés, de ceux qui furent dans la défunte assemblée des personnalités marquantes par leur seule valeur personnelle et non pas uniquement par la couleur électorale qu'ils représentaient.

* * *

Le second projet que le gouvernement Pétain s'occupe actuellement de réaliser est la constitution d'un Conseil corporatif national destiné à défendre la progression paysanne et qui réunira les délégués des unions régionales ou départementales paysannes, lesquelles, à leur tour, émaneront des syndicats locaux.

Les syndicats, éléments de base du Conseil corporatif, réuniront dans chaque commune tous les travailleurs agricoles, employeurs et employés. Les unions régionales seront les centres actifs et représentatifs de l'activité professionnelle paysanne du territoire et auront toute capacité de régler les questions relatives au travail, à la prévoyance, à l'assistance, à l'assurance, à l'habitat et à l'hygiène des paysans. Quant au Conseil national, il aura à agréer les décisions des unions régionales.

Au point de vue pratique, la réforme en cours est destinée, dans l'esprit du gouvernement de Vichy, à réduire le chômage agricole et à permettre aux paysans les achats en commun de semences, d'engrais, d'outils divers. Elle permettra l'octroi d'avances financières qui, d'autant plus importantes que la famille paysanne sera nombreuse, amélioreront le travail des ruraux et permettront à la France de se couvrir, à nouveau, d'un ou deux millions de petites et moyennes exploitations, qui consolideront son armature et l'aideront à traverser les moments difficiles qu'elle connaît actuellement.

* * *

La question des réfugiés, qui encombrent un grand nombre de villes françaises, est également un des grands problèmes qui préoccupent actuellement le gouvernement de Vichy.

Lyon est certainement, après Marseille, la ville de France où il y a le plus de réfugiés. Peuplée d'ordinaire de 500.000 habitants, la ville en compte en ce moment 700.000

Lyon ne cesse de recevoir de nouveaux réfugiés : des Lorrains qui se sont installés comme ils ont pu au Palais de la Foire, des Parisiens qui, de la campagne où ils avaient échoué lors de leur fuite, sont venus s'installer dans la ville dont ils préfèrent l'atmosphère à celle de la capitale, des Hollandais, des Belges, des Italiens.

Lyon a, d'autre part, attiré presque toutes les maisons qui, de Paris, s'étaient dispersées un peu partout en France, à Bordeaux, à Clermont, etc... Chaque jour, les journaux lyonnais annoncent que telle ou telle entreprise a ouvert un siège à Lyon, et cela pour la commodité et la simplification des communications. Le « Figaro », « Paris-Soir », « Marie-Claire » sont à Lyon. Les Compagnons de France ont transféré leur siège central du château de Rantan, près de Vichy, à Lyon. Des quantités d'autres bureaux s'y sont également installés, faisant de Lyon, en même temps que la seconde ville des réfugiés, la seconde capitale de la France.



LES SOLDATS ANGLAIS, intéressés par le spectacle, n'en perdent pas le moindre détail. Tout à l'heure, la fête terminée, ils feront des commentaires enthousiastes.

LES SOLDATS S'AMUSENT...

Un comité de notables, présidé par le gouverneur du Caire, a organisé, dans l'après-midi de jeudi dernier, sur le terrain des casernes des Boulouks El Nizam, une fête au profit du fonds d'amusement des troupes égyptiennes et britanniques. Au programme de la fête étaient inscrits un thé, ainsi qu'une série d'exercices et de jeux divers lesquels furent exécutés par les Boulouks El Nizam. Le clou de l'après-midi fut constitué par des évocations de l'armée égyptienne d'autrefois. Un défilé de cavaliers de l'époque pharaonique, un autre de cadets, d'une époque plus récente, obtinrent un très vif succès. Le public goûta également beaucoup un simulacre de corrida également exécuté par un soldat du temps passé. Un grand nombre de personnalités assistaient à cette fête. Parmi elles : Lady Lampson, Hassan Sadek bey, ministre de la Défense Nationale, Abdel Méguid bey Ibrahim, ministre des Communications et de l'Approvisionnement, le général Wilson et l'Air Marshal Longmore.



UNE DAME, au cours de la fête, distribue des friandises aux spectateurs qui les acceptent de grand cœur, un large sourire aux lèvres, ravis qu'on pense à eux.



LADY LAMPSON dans la tribune d'honneur avec, à ses côtés, Hassan Sadek pacha, ministre de la Défense Nationale. On reconnaît aussi le général Wilson.



UN DEFILE qui a fait sensation. Sur des chevaux tout blancs, des cavaliers portant un uniforme pharaonique passent devant les tribunes, une lance au poing.



VESTE NOIRE, pantalon blanc, des cadets s'avancent fièrement au son d'un tambour que l'un d'eux bat en cadence, évoquant l'armée égyptienne d'autrefois.

DANS LES COULISSES

Depuis toujours, depuis qu'il y a des comédies, les auteurs ont été tentés par le jeu des ressemblances des sosies. Au théâtre, un bon grimage, une même fausse barbe suffisent pour faire deux jumeaux de deux acteurs de semblable corpulence. Le cinéma est plus difficile, car il ne permet qu'un abus fort modéré des postiches. Mais, forcément, on peut exploiter jusqu'au bout les possibilités du scénario en mettant deux sosies face à face et dans la même image. C'est alors qu'interviennent les truquages. On en combine trois :

1) Un sosie bouscule l'autre, lui serre la main, etc... Vous remarquerez que l'un est un peu de dos : c'est un autre acteur grimé. La scène est toujours très courte et combinée avec les trucs suivants :

2) Un sosie est au premier plan, l'autre est en reflet dans la glace : c'est le procédé de la transparence qui permet à l'acteur grimé, vu de loin, de ressembler comme deux gouttes d'eau à l'autre personnage.

3) Les deux sosies sont à gauche et à droite de l'image : c'est le truquage par « caches ». La scène a été tournée en deux fois.

La moitié gauche de la pellicule ayant été voilée (cachée), l'acteur joue à droite du décor son premier rôle. S'il doit parler, ce qu'il dit est soigneusement chronométré pour que les paroles du second rôle ne chevauchent pas et répondent bien au bon moment.

Puis on rebobine la pellicule, ainsi impressionnée d'un seul côté. L'acteur va revêtir son costume du second rôle, se maquiller différemment, puisque le personnage est toujours un peu différent. L'opérateur voile la moitié droite de la pellicule, dévoile la partie gauche et l'acteur joue son second rôle à gauche du décor.

A la projection, il est en même temps à gauche et à droite et se répond à lui-même.

* * *

On se demande parfois comment les vedettes de l'écran parviennent au moment voulu à rendre la mine affolée exigée par les circonstances du film.

Le metteur en scène Marshall a étudié et comparé tous les systèmes. Il a fini par trouver le meilleur.

Il commence par s'armer de deux énormes revolvers, puis il prévient loyalement tout le monde qu'il s'en servira à un moment donné.

Il laisse les vedettes toute la journée sous cette impression. Lorsqu'il juge suffisante la tension nerveuse, il se sert tout à coup de ses deux revolvers à la fois en poussant des hurlements dont il est seul à posséder le secret. C'est radical.



MYRNA LOY, la charmante vedette de tant de films à succès, paraîtra prochainement dans deux films : « I love again », où elle aura pour partenaire le traditionnel William Powell, et « Third finger, left hand », où elle jouera avec Melvyn Douglas. Voici la grande star portant une robe du soir blanche dessinée par Doly Tree. On notera les épaulettes tissées en fils d'or, lesquelles donnent à l'ensemble une note originale.

NOUVELLES EN QUELQUES LIGNES

Carole Lombard, dès qu'elle aura son bébé, se remettra au travail. On lui a déjà offert des contrats magnifiques, mais elle les a tous refusés. Elle veut d'abord s'occuper de son enfant et ensuite de son travail et elle ne tournera plus que trois films par an. Son mari, Clark Gable, trouve qu'elle a raison et que la place d'une femme est avant tout dans son foyer, auprès des siens.

* * *

Les admirateurs — et ils sont fort nombreux — de la regrettée Jean Harlow ont décidé de lui élever une petite statue dans un square de Wyoming. C'est la mère de la jeune star morte qui présidera la cérémonie.

* * *

Cesar Romero et Richard Greene sont les soupirants les plus assidus de la jolie brune Ann Rutherford. Mais que pense Mickey Rooney de cette compétition ?

* * *

La glycérine mélangée à l'eau de rose avec quelques gouttes d'eau de Cologne forme une excellente base pour la poudre. Diana Lewis préfère ce mélange à l'emploi d'une crème grasse.

* * *

Laraine Day portait récemment aux courses un ensemble de deux pièces en lainage de couleur chartreuse. Gilet cyclamen avec un motif brodé. Pour compléter cet ensemble, Laraine Day avait choisi des mocassins indiens et un petit nœud ornait ses cheveux.

* * *

Lana Turner tamponne soir et matin son visage avec un morceau d'ouate imbibé dans de l'huile d'olive tiède. Cette méthode — combien facile à suivre — a le grand avantage de garder à la peau la fraîcheur et le velouté que le vent et le soleil lui font perdre.

* * *

Sydney Guilaroff, le coiffeur des studios Metro-Goldwyn-Mayer, a une nouvelle coiffure pour vous : la frange. Nous verrons plusieurs vedettes durant cette saison ayant opté pour cette coiffure, dont Margaret Sullavan dans le film « The Mortal Storm ».

* * *

June Preisser rehausse une robe de lainage bleu marine par un de ces jolis colifichets dont Hollywood a la spécialité : en émail bleu, blanc et rouge. Avec cette robe, June Preisser porte des souliers dont la semelle est de cuir rouge et bleu.

* * *

Ilona Massey porte après dîner une robe en linon brodé dont le corsage a un grand décolleté en forme de cœur. La jupe ample et raide sous une combinaison en organdi est terminée par un ourlet brodé en raffia en couleurs. Des souliers avec le même motif brodé et un petit sac complètent cette gracieuse toilette.

* * *

Doly Tree a conçu pour Lana Turner un ensemble écossais noir et blanc. La jupe, légèrement évasée, est portée avec une jaquette de coupe classique. L'actrice Lana complète cet ensemble avec une blouse blanche. Sur le revers de la jaquette est épinglé un œillet rouge.

* * *

Ann Rutherford, la « sweetheart » d'Andy Hardy, vient de faire ses débuts de conférencière.

Elle vient en effet de donner la première d'une série de causeries au « Canadian Women Club » de San-Francisco.

Cette jeune star parlera une fois par mois à la demande de sa tante, Mrs E.A. Kantel, qui préside le « Canadian Women Club » de San-Francisco.

Le succès de son premier « speech » a valu à Ann Rutherford de nombreuses sollicitations de la part de plusieurs associations californiennes.



ROSE-MARY LANE vient de se voir attribuer un prix, celui de la bonne humeur. La charmante vedette a été placée en tête d'une liste sur laquelle figuraient, après elle, les noms de Irene Dunne et de Martha Raye, pourtant réputées pour être de « bonnes filles ».

LETTRE DE HOLLYWOOD

NOUS NE SOMMES PAS FOUS

déclare Harpo Marx

(De notre correspondant particulier)



J'ai, comme tout le monde, beaucoup d'affection et d'admiration pour les frères Marx. Ils sont tellement gais, amusants et excentriques, que l'on ne peut pas faire autrement. Leur association constitue un véritable phénomène. Des trois frères, le plus étonnant encore est Harpo, le muet, le super-Marx à qui j'ai demandé un article pour les lecteurs d'« Images ».

Les lignes qui suivent, il m'a fallu un véritable tour de force pour les obtenir. Les voici telles qu'elles m'ont été données par la secrétaire des Marx. Je ne les accompagnerai d'aucun commentaire.

* * *

Chaque jour quelqu'un vient me dire : « Oh ! vous, les Marx, vous êtes fous... » Réfléchissez un peu. Que répondriez-vous à quelqu'un qui viendrait vous dire comme cela, en face : « Mon pauvre ami, vous êtes piqué » ? Vous écumeriez, vous deviendriez fou de rage et, du coup, il aurait raison et vous auriez tort. Cela me paraît la logique même...

Mais moi, je n'hésite pas une seconde. Je me contente de répondre tranquillement : « C'est vous qui êtes fou. Nous, nous sommes normaux. »

J'aurai vite fait de vous le démontrer : supposez que vous voyiez passer dans la rue un individu pompeux et guindé, portant un haut de forme de soie, tout gonflé de son importance, qui remplit avec mépris et regarde de haut tous les passants. Que feriez-vous ? Rien, n'est-ce pas ? Vous le regarderiez passer. Vous passeriez de même. Vous voyez bien que vous êtes fou...

Et maintenant, voilà ce que nous ferions nous, nous qui sommes normaux. Nous ferions culbuter le beau chapeau de soie avec une tomate bien mûre, ou peut-être imprimer la marque de notre semelle sur le fond de son pantalon ou semer insidieusement quelque pelure de banane sur le trottoir. C'est là le bon sens. Car c'est exactement ce que cet individu méritait.

Nous, les Marx Brothers (c'est-à-dire Groucho, Chico et moi-même), nous avons une théorie : nous devons faire tout ce qui nous plaît. Si nous réprimons quelques-uns de nos désirs, c'est alors que nous ne sommes plus normaux. Aussi nous sommes-nous libérés de toutes contingences, et nous faisons exactement ce que vous mourez d'envie de faire, mais que vous ne faites pas parce que vous n'en avez pas le courage. Cela ne suffit-il pas à démontrer que nous sommes sur la bonne voie et pas vous ?

Mais ne déduisez pas de ce que je viens de vous dire que nous souhaitions voir le monde entier devenir raisonnable à la suite des Marx Brothers. Car si vous étiez raisonnables à notre manière, et si vous calquiez votre conduite sur la nôtre, vous ne trouveriez plus rien de drôle dans nos films et vous ne viendriez plus nous voir à l'écran, et alors où iriez-vous ? Je frémis rien que d'y songer...

Continuons : vous, Adrian Isbells, vous êtes complètement fou de me demander d'écrire un article. Ha ! ha ! Je vous entends protester... Vous ne m'avez pas mis le revolver sous le nez pour me forcer à écrire cet article, et c'est de bon gré que j'ai pris l'ennui de le faire. Mais qui aura l'ennui de lire cet article ? Vous. Alors qui est fou dans l'histoire, vous ou moi ? Ou sommes-nous fous tous les deux ?

Où en étais-je ? Ah ! oui, je voulais vous dire qu'il fallait être fou pour me demander d'écrire cet article, à moi qui ne parle jamais que par signes. Je pourrais vous ressortir cette vieille théorie lancée autrefois par un journal et qui a, depuis, connu un tel succès : une photo vaut dix mille mots — et vous envoyer une photo de moi. Mais je ne le ferai pas, je ne suis pas fou.

Tout de même, quelle chose étrange : les mots !... Chaque fois que je demande à parler dans un film, Groucho et Chico en usent au moins 2.000 pour me répondre : « non ». Je n'ai vraiment pas de chance...

Sans quitter le domaine de la folie, je pourrai peut-être vous parler un peu de nous, des frères Marx. Nous sommes cinq (comme les Dionne sisters), mais nous n'avons pas eu le bonheur (au fond est-ce un bonheur ?) de naître en même temps. La famille compte, en dehors de nous trois, Zeppo et Gummo, les deux snobs qui ne s'intéressent pas au cinéma et font les gens chics dans le monde des affaires.

Nous sommes tous nés à New-York. Comme tous les grands hommes (?), nous sommes partis de très bas et nous nous sommes élevés rapidement. J'ai débuté dans la vie comme groom d'ascenseur. C'est Chico qui, le premier, nous mit dans la voie de l'intelligence.

A sept ans, il jouait déjà au piano et il m'enseigna même deux airs que je jouais avec un doigt. Et sans doute avais-je des dispositions comme élève, ou Chico comme professeur, car je sais encore jouer ces deux airs...

Un peu plus tard, Groucho apprit les claquettes. Nous logions au dixième étage d'une maison prétendue habitable. Mais les planches étaient si minces qu'un locataire du sixième vint se plaindre un jour que mon frère l'empêchait de dormir. Groucho renonça donc à sa nouvelle passion, car notre logeuse nous avait menacés de nous mettre à la porte si nous faisions du bruit.

A ce moment-là, nous n'étions pas encore sains d'esprit comme nous le sommes devenus par la suite. Nous montâmes une revue intitulée « Les quatre rossignols » et nous passâmes dans des petits théâtres de la cité. Nous gagnions tous ensemble, Gummo compris (il était notre manager), 40 dollars avec lesquels nous devions vivre, nous habiller et payer toutes nos dépenses.

Si nous étions fous, nous aurions essayé de vivre avec ces quarante dollars, ce qui était vraiment impossible. Nous apprîmes à resquiller. Durant nos voyages en métro, nous portions des culottes courtes et nous faisions les bébés. Cela a pris parfois, mais en général on nous débarquait à la prochaine station.

Nous ne payâmes plus nos factures et, de cette manière, réussîmes à vivre pendant un certain temps.

Notre vrai début sur les planches a eu lieu dans une ville appelée « Battle Creek ». La salle que nous avions louée devait contenir 3.000 personnes. Nous en eûmes 15 le soir de la première, mais ces personnes s'amusèrent si bien qu'elles en parlèrent à leurs amis qui envoyèrent leurs amis qui envoyèrent leurs amis, etc... Nous avions déjà ramassé quelques milliers de dollars quand nous quittâmes enfin cette bonne ville...

Groucho se mit à apprendre la guitare, la mandoline et le banjo. Chico se spécialisa pour le violon, le cornet à piston et surtout le piano. Mis au pied du mur, je fus également obligé à apprendre quelque chose : je choisis la harpe avec l'espoir que cet instrument coûteux me serait refusé, mais mes frères, dans un mouvement généreux, m'en offrirent une superbe que vous connaissez tous puisque c'est celle avec laquelle je joue devant la caméra.

Nos tournées nous menèrent à Hollywood où on nous offrit un contrat. Les gens de cette place, qui sont tous fous, nous trouvèrent du talent et nous sacrèrent grandes vedettes.

Aujourd'hui nous avons des villas, des autos et même des chevaux. Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je ne m'en plains pas. Je préfère décidément la fortune à la misère.

Nous sommes tous mariés et heureux en ménage, ce qui est un véritable tour de force, surtout ici, à Hollywood. Les gens qui nous voient vivre en parfaite union avec nos femmes disent que cela provient du fait que nous sommes fous... Je souhaite une pareille folie à tout le monde, car c'est grâce à elle que nous sommes aujourd'hui à l'abri de tous les soucis quotidiens.

HARPO MARX : p.c.c.
ADRIAN ISBELLS

LA MODE A HOLLYWOOD

Adrian, le célèbre modeliste de la Metro-Goldwyn-Mayer, innove encore. Pour cet hiver, il a créé pour Hedy Lamarr et pour Greer Garson des gants de peau garnis de bandes de fourrure. Dans « Boom Town » qu'elle vient de terminer, Hedy Lamarr porte des gants de fine dentelle noire, garnis d'hermine. Une queue d'hermine dissimule le fermoir.

* * *

Hollywood a la passion des colifichets. C'est devenu une règle chez les vedettes qu'une robe ne se ferme plus ni par des boutons ni par des agrafes, mais par de minuscules bibelots. « The Philadelphia Story » nous apporte deux exemples de cette vogue : Katharine Hepburn, dans ce film qu'elle vient de tourner, porte un manteau dont une paire de ciseaux en or, de trois centimètres de long, ferme l'encolure. Dans le même film, Ruth Hussey porte une robe très ample, dont la rangée de boutons s'est muée en une rangée de petits phoques en émail.

* * *

Avoir les cheveux souples est à la portée de toutes les femmes... Rita Johnson affirmait ne pas comprendre, au cours d'une interview accordée à une grande revue américaine, comment certaines femmes se désespèrent... Elles se plaignent d'avoir des « cheveux comme des baguettes de tambour ». Un peu de patience y remédiera. Brossez longuement vos cheveux, dit Rita Johnson, dont la chevelure soyeuse peut être prise comme un exemple. Lavez votre chevelure avec le shampooing qui vous est habituel. Dans l'eau qui vous servira à les rincer, ajoutez quelques gouttes de jus de citron et autant de gouttes d'eau de Cologne. Autant que possible laissez que le soleil sèche vos cheveux, contentez-vous d'activer le séchage par un léger massage du cuir chevelu.

ECONOMIE ET FINANCE

L'IMPOT SUR LES BÉNÉFICES EXTRAORDINAIRES

Le projet de loi imposant une lourde taxe sur les bénéfices extraordinaires a fait couler beaucoup d'encre.

Toutes les organisations financières, industrielles et économiques du pays s'en occupent.

Le Conseil Economique a confié à une sous-commission de techniciens le soin d'en examiner tous les articles et de présenter un rapport adéquat.

La Chambre est saisie du projet et le gouvernement lui a demandé de lui appliquer la procédure urgente, mais il est douteux que le Parlement le passe dans sa forme actuelle.

Lors des discussions devant le Conseil Economique, on a reproché au projet de loi, principalement, l'effet rétroactif qu'il demande. Faire partir les taxes depuis le 1er janvier 1940, c'est-à-dire plus de douze mois après le vote de la loi, c'est faire peser une lourde charge sur plusieurs sociétés anonymes qui ont distribué des dividendes sur la base des bénéfices réalisés après avoir payé les impôts normaux. Or, l'année prochaine, les actionnaires de ces sociétés seront réduits à la portion congrue du fait qu'ils devront régler et les bénéfices extraordinaires de 1940 et ceux de 1941.

D'ailleurs, dès qu'il en fut question, le projet de loi causa un ralentissement de l'activité en Bourse et les prix de toutes les valeurs accusèrent une baisse sensible. Cette baisse se fit sentir surtout sur les industrielles, plus susceptibles d'être touchées par le nouvel impôt.

A l'heure où, grâce à l'amélioration de la situation politique et militaire, la Bourse des valeurs commençait à reprendre courage, le projet imposant un lourd fardeau sur les profits en excédent des trois dernières années a arrêté l'élan des marchés financiers.

Certes, un tel impôt a été institué en Angleterre, mais là les industries ont nettement bénéficié de la guerre, surtout des commandes aux forces armées. Il était juste par conséquent que le Trésor récupérât une bonne partie des profits que, sans lui, les industries en question n'auraient pas réalisés.

En Egypte, le problème se pose d'une façon toute différente. Les industries n'ont pas encore atteint le stade où elles peuvent se passer de l'appui du gouvernement. Toutes sont encore protégées par des droits douaniers élevés contre les industries de l'étranger, plus développées et par conséquent capables de produire à meilleur compte. Juste au moment où, par suite des conditions internationales, ces industries sont à même de voler de leurs propres ailes, d'accumuler des réserves qui leur permettront à l'avenir d'unifier leur rendement, l'Etat tente de leur imposer une lourde taxe qui atteint 50 % des profits supérieurs à ceux des trois dernières années.

Le projet de loi ne fait, d'autre part, aucune distinction entre les commerçants vendant des produits tarifés, c'est-à-dire dont la marge de profits est considérée comme raisonnable par le gouvernement, puisque c'est lui qui impose les prix, et ceux débitant des marchandises ne subissant aucun contrôle, c'est-à-dire des marchandises susceptibles de hausser au gré du vendeur — tant qu'il trouvera des acheteurs décidés à payer le prix qu'il exige.

Or, dans sa note explicative, le ministre des Finances avance comme argument le fait que l'impôt sur les bénéfices extraordinaires viendra en aide au consommateur, le commerçant préférant ne pas réaliser des bénéfices excessifs s'il doit les partager avec le fisc.

Il est vrai que l'Etat laisse un profit de 8 % sur le capital réel investi dans l'affaire. Mais de nombreuses gens travaillent avec des sommes beaucoup plus élevées que leur capital réel : des réserves, des emprunts, des sommes dues et non payées. D'autres, comme les négociants en produits saisonniers, ne travaillent que quelques mois par an et durant ce temps ils ont recours à l'emprunt, vu que leurs capitaux sont insuffisants pour faire face aux gros engagements qu'ils prennent durant quelques mois ou même quelques semaines. Faudra-t-il se contenter de 8 % sur le capital réel relativement minime qu'ils emploient ?

Enfin, signalons que le taux de l'impôt est fort élevé. Il va de 20 à 50 % des bénéfices exceptionnels, suivant l'importance de ceux-ci. Cette taxation, répétons-le, sera de nature à enrayer la marche des industries égyptiennes et ne leur permettra pas de voler de leurs propres ailes, comme il se doit, et de se passer de la protection gouvernementale, une fois la paix revenue.

Mais cela ne veut pas dire que la loi en elle-même doive être rejetée entièrement.

Nous avons eu l'occasion de dire que nombreux sont ceux qui aujourd'hui profitent nettement de l'état de choses actuel. Ils n'ont pas à accumuler des réserves, à se soucier du lendemain. Leur commerce a prospéré du fait de la guerre et il n'est que juste que le gouvernement, dont les rentrées ont été fortement réduites par suite de l'arrêt dans les importations, exige une partie des bénéfices exceptionnels.

Le projet de loi doit donc, à notre avis, subir de larges retouches.

Son taux doit être réduit. Il doit prendre en considération les cas particuliers de chaque catégorie de contribuables et il ne doit pas surtout causer des entraves au développement normal des industries du pays.

Le Conseil Economique et le Parlement sauront sans aucun doute modifier le projet de façon à ce qu'il réponde à son objet : procurer des recettes accrues au Trésor sans paralyser d'une façon injuste le commerce et l'industrie. Il faudrait surtout que l'on évite la rétroactivité qui n'a aucune raison d'être, vu que le budget a été balancé par les recettes normales.

D'UNE SEMAINE A L'AUTRE

Le coton

A la dernière réunion de la Chambre, le président du Conseil annonça qu'il avait entretenu l'ambassadeur de Grande-Bretagne du problème de la prochaine récolte cotonnière et du désir de l'Egypte de voir l'Angleterre acheter cette récolte, comme elle l'avait fait cette année. Le Premier Ministre ajouta que l'ambassadeur allait s'aboucher avec son gouvernement à ce sujet et que lui, Sirry pacha, espérait aboutir à un règlement satisfaisant.

Le gouvernement, il y a quelque temps, avait conseillé aux cultivateurs de planter le moins de coton possible, vu qu'il n'est pas certain que la Grande-Bretagne accepte d'acheter la récolte entière, et, dans ce cas, l'Egypte aurait à faire face à une crise sérieuse, si la récolte était abondante.

Aujourd'hui, à la veille de l'ensemencement, les déclarations du président du Conseil pourraient être interprétées d'une façon trop optimiste par les cultivateurs qui se mettraient à planter les quantités normales de coton.

Il serait donc utile de leur faire comprendre — et le ministère de l'Agriculture devrait s'y atteler — que les conseils du gouvernement doivent être appliqués et qu'il n'est pas certain que la Grande-Bretagne achète la prochaine récolte. Dans tous les cas, il serait beaucoup plus facile de lui vendre une petite qu'une grosse récolte.

De nombreux produits, particulièrement des céréales, pourraient être plantés à la place du coton. Et ceux-ci trouveraient tant ici qu'à l'étranger un marché actif et rémunérateur.

Les conserves

Il vient de se constituer une société dont le but est d'ériger une fabrique de conserves.

A un moment où il est si difficile d'importer de l'étranger n'importe quel produit alimentaire, cette nouvelle industrie répond à un véritable besoin.

En effet, les eaux du littoral égyptien abondent de poissons. La pêche est telle durant certains mois de l'année qu'il est impossible de tout consommer. Une bonne partie de la pêche, particulièrement les sardines, est salée, mais de telle façon que le poisson se gâte rapidement et devient impropre à la consommation.

Malgré cela, il se vend au village, provoquant des empoisonnements, sinon des épidémies.

D'autre part, durant la saison, les récoltes de légumes, particulièrement de tomates, sont abondantes. Il sera facile d'en faire des conserves, de façon à ce que les consommateurs puissent en profiter durant les mois où les légumes sont rares.

Il y a dans ce domaine un vaste champ d'action à des hommes énergiques et résolus.

Affaires Sociales

Le ministre des Affaires Sociales, se rendant compte qu'il ne dispose pas de crédits pour le vaste programme de réformes qu'il se propose de mener à bien, a songé, pour obtenir les 500.000 livres dont il a besoin, à imposer de nouvelles taxes.

Dans une note présentée aux autorités compétentes, il préconise un impôt sur les voyages en chemin de fer, sur la lumière, le téléphone, les spectacles, les boissons alcooliques, les cigarettes, bref sur tout ce qu'on consomme et qui n'est pas d'une nécessité absolue, vitale.

L'Egypte est entrée de plain-pied dans le domaine de la taxation lourde. A l'exception des villes, le pays est pauvre. Il y a une limite, disent les économistes, à tout impôt, car à un moment donné il ne peut plus rendre et commence même à diminuer.

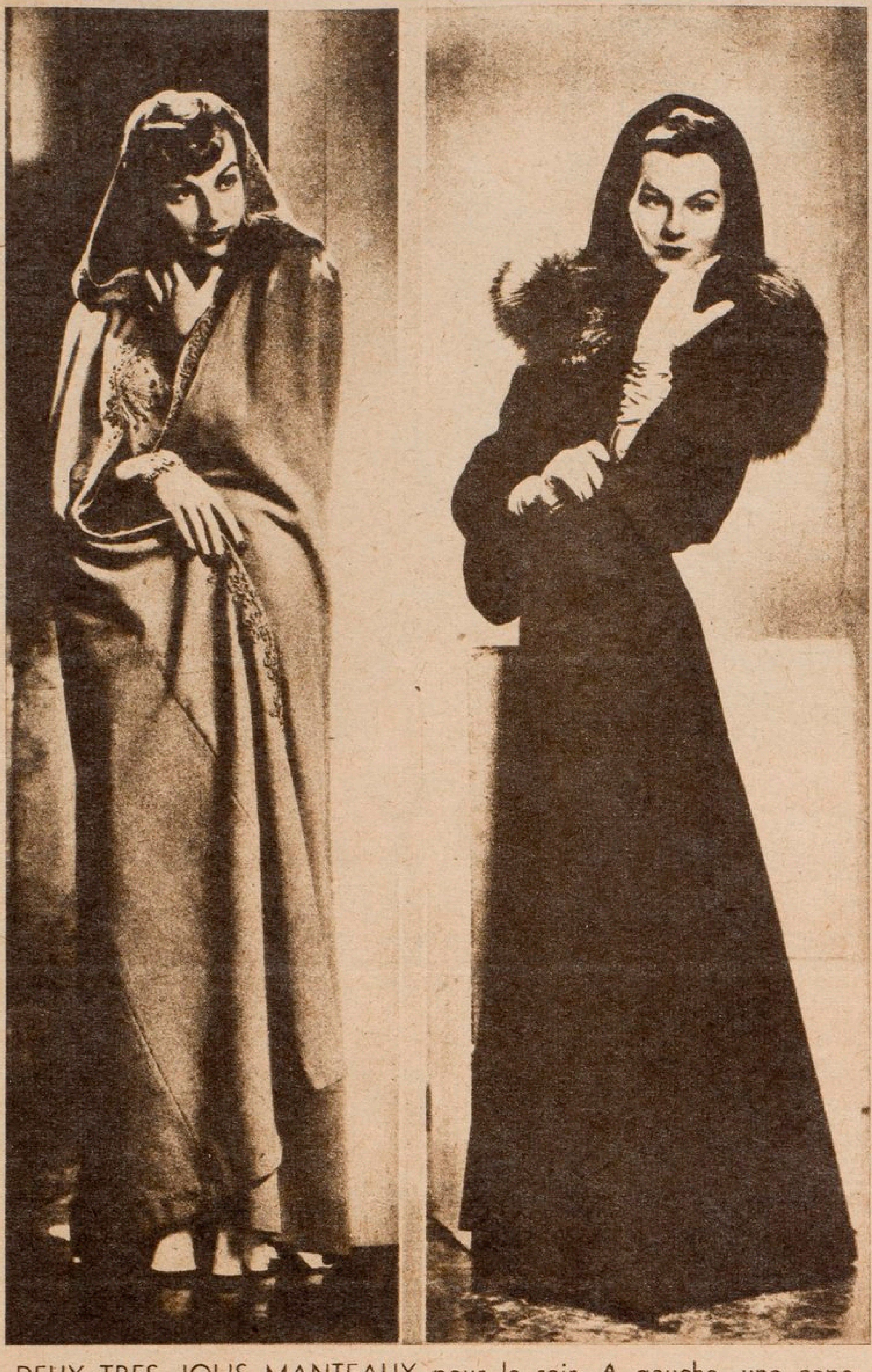
Cette limite, croyons-nous, est atteinte pour l'Egypte. De nouveaux impôts seraient impossibles à supporter pour le moment, même si, comme on le dit, ils sont minimes.

Un programme de réformes sociales s'impose certainement. Mais il faudrait qu'on trouve ailleurs que dans les taxes directes ou indirectes les moyens de le financer.

Récemment encore, on votait un crédit supplémentaire de 37.000 livres pour le transport mécanique, c'est-à-dire pour les autos. Il y a des fonctionnaires en surnombre dans toutes les administrations de l'Etat. On ne fait plus de constructions, de travaux somptuaires, par suite de la guerre. Des économies pourraient et sont réalisées dans ces domaines dont devrait profiter le ministère des Affaires Sociales, pour améliorer la vie du fellah.

Et puis, si cela était nécessaire, pourquoi ne pas lancer un emprunt intérieur destiné à relever le niveau de vie de la classe la plus nombreuse et la plus importante de la population égyptienne ? L'impôt ne serait plus alors une charge, car le fellah, mieux nourri, mieux vêtu, ayant des amusements, travaillera mieux et cela signifie une source de richesses importante.

LA FEMME MODERNE



DEUX TRES JOLIS MANTEAUX pour le soir. A gauche, une cape de lainage bleue, ornée de broderies en or. A droite, un manteau de velours noir avec col de renard argenté, l'une des récentes créations des couturiers américains. Ces deux modèles inspireront nos élégantes.

L'ART DE SE MAQUILLER

Si la nature ne vous a pas dotée des charmes que vous auriez désiré posséder, apprenez qu'elle ne s'oppose nullement à ce qu'un artifice savant vienne vous donner l'illusion de les acquérir d'un seul coup.

Modelez donc, à votre gré, votre visage, mais sachez que ce travail délicat ne tolère pas la maladresse. En conséquence, appliquez-vous à ordonner parfaitement vos gestes et, sur votre épiderme de la plus stricte netteté, c'est-à-dire nettoyé, massé, rafraîchi, procédez à votre maquillage.

Si vous jugez utile un fond de teint, employez un lait colorant ou une bonne crème rose ou ocrée, selon le besoin. Il existe de ces crèmes colorées, à base de blanc d'œuf et de miel, qui sont justement destinées à éclaircir ou à foncer le teint.

Donc, sur le visage, en tenant compte de sa formation, étalez votre fond de teint sans négliger le cou et les oreilles. Cette modification du teint terminée, poudrez avec un gros tampon de coton hydrophile ou une houppette en cygne. Ayez de la poudre légère et fine et tamponnez légèrement le visage et le cou. Puis enlevez, en effleurant à peine l'épiderme, le surplus de la poudre. Vous aurez, à cet effet, une brosse spéciale à portée de vos mains.

Ensuite imprégnez votre houppe de rouge en poudre et passez-la légèrement sur vos joues en un mouvement tournant qui va en s'élargissant afin de donner un ton dégradé.

Pas de rouge sur les tempes et très peu sur le menton.

Celles d'entre vous qui préféreraient se servir du rouge gras ou liquide devraient le poser avant la poudre, mais avec le même mouvement tournant.

Arrivons-en maintenant à la correction de certaines imperfections du visage :

Nez trop fort. Si vous voulez réduire les proportions de votre nez, il vous faut estomper ses côtés avec une nuance un peu plus foncée que votre teint. En général, les nez grands ou gros gagnent à être poudrés avec une poudre plus soutenue. Grâce à ce simple truquage, ils paraissent beaucoup plus petits.

Visage allongé. Si votre visage allongé vous cause quelque souci, placez votre rouge de la tempe au bas du nez en atteignant tout juste les pommettes. En aucun cas ne les dépassez, car vos joues doivent rester claires pour paraître pleines.

Visage rond. Si votre visage a une forme arrondie, posez alors la première touche de rouge sur la pommette, en arrière. Puis vous remonterez jusqu'en face du coin de l'œil, assez loin de l'œil, et vous descendrez ensuite jusqu'à la naissance du menton en allégeant très sensiblement votre touche.

Maquillage des yeux. Pour le jour, il est préférable que les yeux ne soient pas maquillés, mais seulement humectés d'huile d'amande douce. Mais si, d'aventure, vous teniez à employer un fard colorant, faites en sorte qu'il s'harmonise avec vos yeux. En tout cas, bistrez très discrètement la paupière supérieure juste au ras des cils.

Pour le soir, il en va tout autrement. Les lumières artificielles sont dangereuses et les effets naturels y résistent mal. Il devient donc indispensable de farder les paupières, mais veillez à ce que votre fard s'harmonise avec la nuance de vos cheveux ou de votre robe. Etendez le fard des cils aux sourcils en dégradant, mais respectez la paupière inférieure, n'y touchez à aucun prix. Beaucoup de jeunes femmes étendent du «kohl » sous les yeux, croyant que cela les aidera à paraître plus jolies. Elles ne savent pas que le fard sous les yeux donne toujours un air maladif et vieillot et qu'il est tout à fait inutile, pour souligner la beauté d'un visage, de l'employer.

Choisissez attentivement votre cosmétique pour les cils. Il en est qui dessèchent les cils et les rendent cassants. Faites un bon choix et n'en mettez pas une trop grande épaisseur.

Voyons un peu les sourcils, qu'il ne s'agit pas de dessiner au petit bonheur après avoir entièrement détruit leur ligne naturelle.

Il faut toujours les laisser là où ils sont en se contentant d'épiler en quelques endroits, selon que les yeux seront plus ou moins espacés. Si les yeux sont normaux, laissez un peu d'épaisseur aux sourcils, vers le nez, et épilez vers les tempes. Si les yeux sont espacés, un trait de crayon vers le nez rapprochera vos sourcils et l'harmonie sera ainsi rétablie. Il reste maintenant, pour achever le maquillage, à parler de la bouche pour laquelle un rouge gras sera employé. Avant de dessiner les lèvres, poudrez le tour de la bouche, puis, sur vos lèvres sèches, posez le fard en suivant la courbe naturelle.

Si votre bouche est un peu grande, il convient de prendre un rouge plus clair et de maquiller légèrement. Quant aux commissures, elles ne doivent jamais être touchées. Il existe, malheureusement, un peu trop de femmes qui se fardent abondamment toute la bouche et ont l'air d'être des bébés qui se sont barbouillés avec de la confiture de fraises.

Voici votre maquillage achevé. S'il a été fait le matin, un léger raccord sera nécessaire l'après-midi. Mais, pour cela, enlevez au préalable, à l'aide d'une serviette à démaquiller en papier, toute la poudre et la poussière qui, depuis le matin, se sont accumulées sur votre peau. Poudrez-vous ensuite légèrement et appliquez un soupçon de rouge sur les joues.

Si vous sortez le soir, ne refaites pas un maquillage sur celui de la journée. Démaquillez-vous, mettez une bonne crème grasse et nourrissante sur votre visage et votre cou, éteignez toutes les lumières et couchez-vous bien à plat parterre. Restez ainsi allongée pendant un quart d'heure ou plus — tout dépend du temps dont vous disposez — et oubliez toutes vos préoccupations.

Au bout de ce laps de temps, enlevez votre crème et procédez à votre maquillage sur votre peau reposée et rafraîchie. Vous aurez un éclat nouveau qui, mis en valeur par les fards, fera dire de vous : « C'est une jolie femme ».

ANNE-MARIE

LE CARNET D'ANNE-MARIE

L'ART DE DIRE LA VERITE

Exprimer librement sa pensée est tout un art. Il y a des personnes qui, sous prétexte qu'elles sont franches, vous assènent la vérité sur la tête comme un coup de massue. C'est là un manque de tact et de savoir-faire, car si toutes les vérités sont bonnes à dire, encore faut-il savoir comment et quand les dire.

Lorsqu'on vous demande votre opinion sur quelqu'un ou quelque chose, n'hésitez à répondre carrément, mais mesurez bien vos paroles afin de ne blesser personne.

J'ai une amie qui est une jeune femme charmante et très franche. On lui demandait récemment son opinion sur une dame pas jolie et qui avait depuis longtemps dépassé la quarantaine. On s'attendait à ce que mon amie, comme tout le monde, traitât cette dame de « vieux tableau », de « compliquée » ou d'autres épithètes de ce genre. Mais savez-vous ce qu'elle fit ? Elle répondit : « Mme X ? Elle n'est évidemment plus jeune ni jolie. Mais avez-vous remarqué combien ses yeux sont beaux et expressifs ? »

Elle s'était arrangée pour dire la vérité, tout en faisant un compliment sur cette personne, compliment qu'elle méritait d'ailleurs, puisqu'elle a effectivement des yeux superbes.

J'ai appris depuis ce jour-là à voir toujours parallèlement les côtés négatifs et positifs d'une chose, de manière à pouvoir répondre franchement à une question sans créer un malaise autour de moi et, surtout, en ménageant toutes les susceptibilités.

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Manon, D. V. »

Je crois, surtout, que dans votre cas il s'agit d'une idée fixe. Pourquoi vous croyez-vous antipathique ? Qui est-ce qui a bien pu vous mettre une pareille idée dans la tête ? On peut être simple et naturelle avec n'importe qui, à condition de ne faire de son « moi » le centre du monde. Lorsque vous êtes avec un jeune homme, ne vous dites pas toujours « Que va-t-il penser de moi ? » Occupez-vous de lui, parlez-lui sans affectation et vous verrez combien vous l'intéresserez. Si j'en juge d'après votre lettre, vous êtes une charmante jeune fille, un peu trop renfermée peut-être, et qui a besoin de s'épanouir un peu. Ecrivez-moi de temps en temps et confiez-moi vos problèmes. Je vous lirai avec plaisir.

Nièce « Etoile Polaire »

Vous m'excuserez d'avoir tellement tardé à vous répondre, mais il s'est produit un certain retard dans mon courrier, retard que j'ai mis du temps à rattraper. Je ne vois pas pourquoi, à vingt ans, vous vous priveriez de la joie de rire et de vous amuser. Il est tout à fait normal que vous sautiez, couriez ou riez. C'est de votre âge et personne n'osera — comme vous le prétendez — dire que « vous essayez de vous rajeunir ».

Neveu « Golden Star »

Je n'ai pas reçu votre première lettre et c'est seulement pour cette raison que je ne vous ai pas répondu. Puisque vous aimez tant cette jeune personne, pourquoi n'essayez-vous pas de lui parler et de lui dire que vous voulez unir votre vie à la sienne ? Ce n'est pas en gardant le silence et en vous dévorant d'inquiétude que vous arriverez à trouver une solution favorable. Allons, bonne chance et annoncez-moi bien vite vos fiançailles.

Neveu « En détresse »

J'ai lu votre longue lettre avec un très vif intérêt. Je comprends combien vous devez souffrir à tous les points de vue. Mais, si vous voulez mon opinion franche et sans ménagements, je vous conseillerai de ne jamais revoir cette jeune fille. Puisque vous vous querellez tout le temps, dès que vous êtes ensemble, à quoi bon continuer ? Vous avez déjà fait une expérience malheureuse dans le mariage. Voulez-vous recommencer encore ? Voyez-vous, rien n'est aussi terrible qu'une incompatibilité de caractère. Vous ne sauriez jamais trouver le vrai bonheur auprès de celle que vous aimez maintenant. Ne pouvez-vous pas faire un effort et essayer de l'oublier ? Je sais combien ce que je vous demande là est dur, mais, le temps aidant, l'oubli viendra et ce sera tant mieux pour vous tous...

Nièce « Ninette »

Il faut attendre toujours au moins une quinzaine avant d'avoir une réponse dans ces colonnes. Je reçois un énorme courrier chaque semaine et il m'est vraiment difficile de répondre à tout le monde à la fois, d'où mon retard. Vous pouvez maigrir facilement, surtout à votre âge. Faites du tennis, de la bicyclette, de la marche et de la course. Ce sont là les moyens les plus sûrs pour maigrir rapidement et cela développera et harmonisera encore plus votre silhouette et votre corps. Ecrivez-moi quand vous le voulez, je vous lirai toujours avec plaisir.

Nièce « Vera T. »

Voulez-vous m'envoyer votre adresse afin que je puisse vous répondre directement ? Votre question est trop délicate pour que je puisse la traiter publiquement. Ne tardez pas à me répondre. Chaque minute qui passe a son importance maintenant. Bon courage, ma chère nièce. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien votre lettre m'a émue. Vous êtes une charmante jeune femme et c'est de tout cœur que je souhaite vous voir venir à bout de tous ces malheurs qui vous assiègent en ce moment.

Nièce « Nouvelle nièce »

Pourquoi ne venez-vous pas en ville, deux fois par mois, vous faire laver les cheveux par un bon coiffeur ? Cela vous éviterait bien de complications. La potasse est très mauvaise et vous ne devez jamais l'employer pour vos cheveux. Je me demande qui a bien pu vous donner un pareil conseil... Vos rides, pores dilatés et points noirs proviennent d'un mauvais état de la peau. Vous avez besoin d'un bon nettoyage fait dans un institut de beauté. Si vous le voulez, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous dirai où aller. Les lotions et crèmes indiquées ne vous feront aucun bien tant que votre peau est « fatiguée ». Je n'ai pas bien compris ce que vous voulez dire par « bain facial de lanoline ». Comment employez-vous donc ce produit ? L'huile de foie de morue n'a rien à voir avec votre cas.

Nièce « The singing hills »

Votre invitation m'est parvenue trop tard et je le regrette. Nous n'avons vraiment pas de chance de nous voir puisque, jusqu'ici, j'ai toujours tardé à prendre mon courrier chaque fois qu'il y avait une invitation de vous dans le tas... Dites à votre maman que je la remercie beaucoup pour son journal qui est très intéressant et où j'ai trouvé des visions nouvelles concernant mon travail en général et ma profession en particulier.

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie: 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 65
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

COLUMBIA PICTURES présente

BORIS KARLOFF

ROGER PRYOR ✱ JO ANN SAYERS

dans

THE MAN WITH NINE LIVES

Le maître de l'épouvante réapparait !





DU LUNDI 27 JANVIER AU DIMANCHE 2 FEVRIER AU CINEMA **ROYAL** Tels. 45675 59195 R.C. 5815

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Ven. et Dim. matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

DU LUNDI 27 JANVIER AU DIMANCHE 2 FEVRIER AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 47068 47069

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Ven. et Dim. matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

COLUMBIA PICTURES présente

LORETTA YOUNG ✱ MELVYN DOUGLAS

dans

HE STAYED FOR BREAKFAST

Une comédie qui vous fera pâmer de rire ! Si vous ne pouvez voir qu'un seul film dans l'année, c'est celui-ci que vous devez voir !



20th CENTURY-FOX présente

THE GRAPES OF WRATH

avec

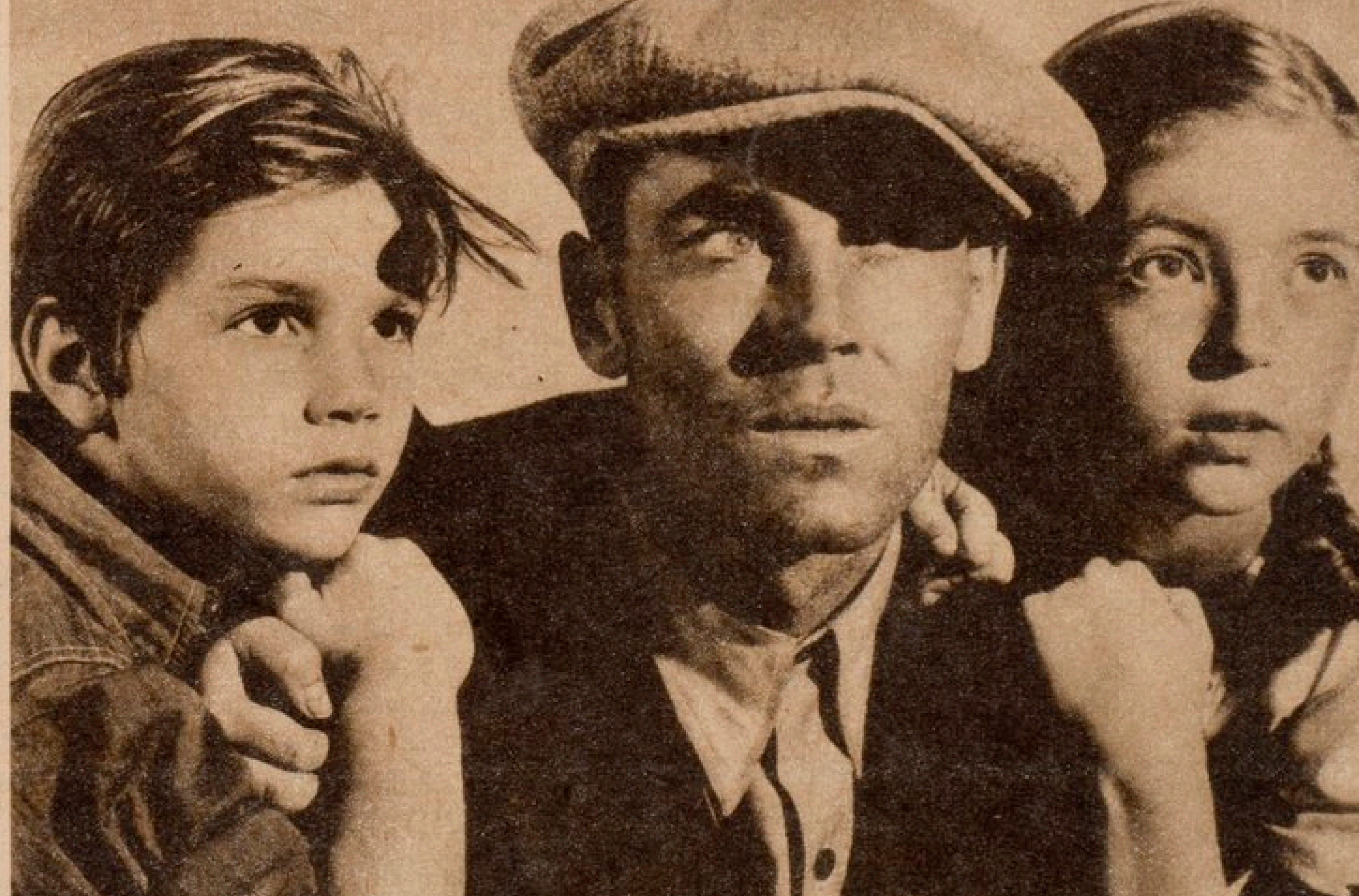
HENRY FONDA

DORRIS BOWDON ✱ JANE DARWELL

Mise en scène de JOHN FORD







L'EMOUVANT ROMAN DES DESHERITES DE LA TERRE AMERICAINE... Une histoire bouleversante, une mise en scène audacieuse et fidèle, un spectacle d'une force jamais atteinte !

DU MARDI 28 JANVIER AU LUNDI 3 FEVRIER

AU CINEMA **METROPOLE**

Tél. 58391 R. C. 7374

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Ven. et Dim. matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.